



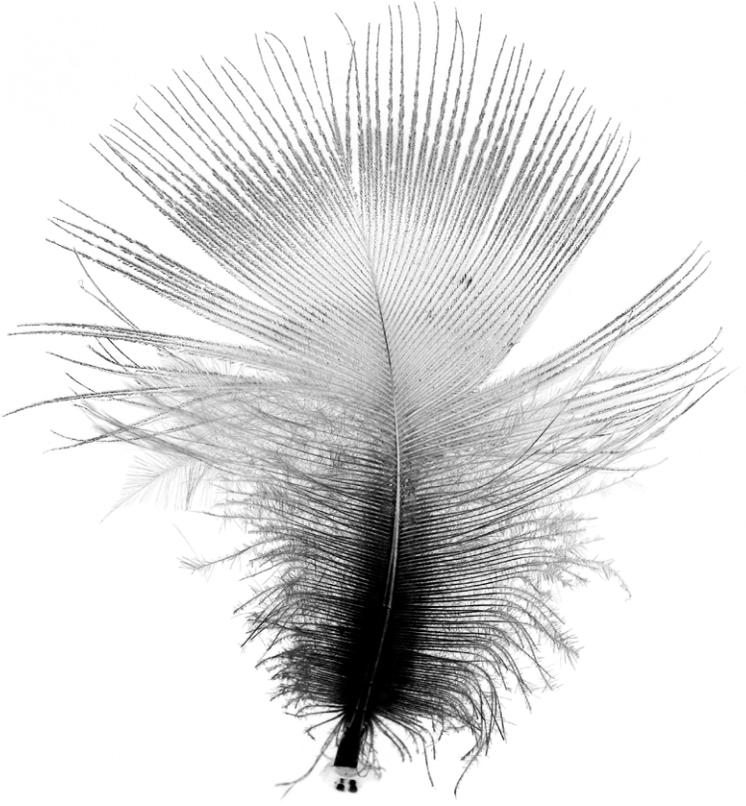


pan

premier numéro, juin 2021, Paris.
50 exemplaires papier
contact : p-a-n@laposte.net

pan

edito 6 * panacoustique
BENJAMIN CALAIS 8 * **étau** TSCHÄGÄTTÄÄ
10 * **chimères** ANAÏS LEROY 12 *
l'attente selon Jamal EMMANUEL
HADDAD 18 * **équivalences** SARAH
SRAGE 22 * **le visage en pièces**
YAGE 30 * **icône #1** MARGOT BECKA 74
* **brevet d'invention**
n°4 023 543 pour un diffuseur
phéromones de chauve-souris
LABORATOIRES FABULATOIRES 76





Faire revue : le geste n'est pas nouveau mais aujourd'hui sa répétition nous engage vers une reprise louvoyante.

À quelques uns nous avons proposé durant l'hiver 2021 une modeste conjuration : une communauté du dire. À la manière de la Parrèsia, cette parole sauvage, ce dire vrai proche parent du style andalou, qui dans son geste prend le risque de jouer avec sérieux le tout pour le tout. À la manière du Toledot, faire la chronique, le récit, l'histoire. À la manière d'un Ymagier, donner à voir des corpus d'images et en déployer les sens. Un moment de constitution en forme de numéro zéro pour ouvrir un espace commun alors que la peste contemporaine bat son plein. À ce jeu nous avons donné le nom PAN.

Face au champ médiatique qui louche et bégaye en temps continu, bien pauvre est la ressource à imaginer encore et à voir par soi même. L'horizon est carré, il a quatre lignes et prends la forme d'un écran liquide. Le réel, bien tapis derrière se distille en petites gouttes qui s'insistent et pénètrent tout, le corps et les choses, en une vague à l'âme plus décourageante que le travail sans loisir. Alors oui, comme à chaque fois, une certaine parole assignée par l'événement y fonde la légitimité renouvelée de son dire et de son voir jusque dans le dérisoire alors qu'une autre préfère se taire et détourner le regard et qu'une dernière encore s'abîme dans le cynisme sans fin. Mais que peut on construire qui ne se réduit pas à ces impasses déguisées en nécessités ? Quelles images de pensées, quelles petites machines de guerres ? Ou, plus simplement, quel verbe saura encore dire quelque chose, c'est à dire faire commun ? Reste à charge un réveil de la langue sans doute voué à toujours se renouveler, à toujours recommencer, à échouer peut être mais à chaque fois mieux et d'échouer encore. Non pas que l'échec soit inexorable mais un encore est nécessaire.

Etayer ce qu'il reste à dire et à voir maintenant que nous en sommes là. Cela implique non seulement de poursuivre l'encyclopédie des nuisances, de conduire une critique apocalyptique, et de mener une petite étiologie contemporaine du mal, aussi banal soit il, mais plus encore, au-delà du négatif, se dépendre des dialectiques mécaniques pour entrer dans la tempête des temps, pour esquisser des images, imaginer

des esquisses, recueillir des visées, cueillir des joies et (r)éveiller des possibles.

Plus avant, une de nos tâches dans ce lieu sans lieu sera peut être encore de relever les ombres à terre et de se mettre à l'écoute de ce qui hante. Pas de fascination pour les spectres ni la hantise, soit-elle celle du royaume ou de la rédemption, mais un intérêt vif pour ce qui reste à voir et à penser. D'aucun n'est convaincu par la nécessité des récits, des histoires et des images, ce que le jeu ouvre n'est pas un oulipo remis au goût du jour des « story », une énième énumération descriptive, mais une construction orientée par une visée commune vers un au-delà de ce qui est.

Nous voudrions décliner les images de pensée selon trois modalités qui sont aussi trois formules, souvent associées comme le jeu, à l'enfance: un « comme si », un « si on disait que », et un « il sera une fois ». Dans les plumes de notre jeune Paon : un Comme si le commun que nous désirions voir émerger existait déjà ou existera demain. Un Si on disait que chacun pouvait prendre la parole dans cet espace. Et un Il sera une fois ce que nous saurons faire de l'impossible toujours latent. Nous voulons que le lieu de la revue soit de ces forêts, ou les chemins qui ne mènent nulle part permettent des rencontres opportunes et l'ouverture de nouvelles pistes, de nouvelles errances. Voilà donc une invite, un champ d'expériences, une politique de l'amitié et de l'inimitié, une sur-prise de pouvoir.

L'entreprise est sournoisement mégalomane :

PAN! contre l'hégémonie culturelle, visage de la catastrophe et grimaces de l'idéologie.

PAN! contre les totalités closes et hétéronomes, masques sur les visages infinis, ouverts et irréductibles du réel.

PAN! contre la passivité de spectateur, passivité cultivée et ataraxie solitaire qui sont les deux faces du même visage de désespoir.

PAN! contre le gagage spectaculaire et la foi grasse en la marchandise, visage souriant du néant.

PAN ! contre la polis et la police, visages funestes dont l'après reste à imaginer.

PAN ! contre le silence des données et les noyades digitales.

PAN ! pour : à venir.



panacoustique

BENJAMIN CALAIS

Je suis allé à la reserva biológica El Silencio, près du Marécage de Barbacoas, municipalité de Yondó, Antioquia, Colombia.

L'écosystème, c'est de la forêt tropicale sèche (bosque seco tropical) enregistré entre le 18 et le 19 mars 2021 avec des micros omnidirectionnels et un enregistreur de terrain, en el «camino del ají» (chemin du piment, mais ici el Ají c'est un arbre tropical extrêmement dur et rare). Le lieu d'enregistrement était une petite crête de 30-40m (la forêt est vallonnée), juste à côté d'un grand arbre. J'espérais ainsi enregistrer d'une part un panorama plus large de sons (de part et d'autre de la crête, les sons au loin), et d'autre part les sons plus précis, plus proches, que la présence de l'arbre susciterait.



6

https://www.dropbox.com/s/ibf6upsp91s-g8i3/210318-El%20Silencio%2024h%20ST_01.mp3?dl=0





étau

TSHÄGGÄTTÄÄ

On est là, assis-es sur une épave de bateau, à attendre. En face, les vagues de l'étang déposent des algues vertes sur la plage. Le polyester vient décorer ce paysage de zone seveso. On en oublie presque d'attendre.

Je suis fatigué-e des films de zombies, de rêver de l'apocalypse, d'attendre que tout s'écroule. Je suis fatigué-e qu'on me raconte qu'après, ça ira mieux.

On est là, à attendre que quelque chose se passe. En face, l'eau salée grignote la carcasse d'un chalutier, abandonné par une boîte en faillite. Cette destruction lente nous distrait un peu de notre attente.

J'en ai marre d'attendre la révolution, de rêver à un monde meilleur, de projeter un futur merveilleux.

J'en ai marre de lire qu'on est dans le monde d'après.

On est là, à fumer au soleil, en espérant qu'il nous arrive quelque chose. On nous raconte que c'est la fin du monde. Mais l'étang et ses algues sont toujours là, comme un rappel que notre attente n'est pas finie.

Je suis fatigué-e, fatigué-e de vos rêves et de votre futur.

On attend depuis tellement longtemps qu'on ne sait plus très bien ce qu'on attend. Le calme n'annonce plus les tempêtes ; les catastrophes ne sont plus que des mythes télévisuels, dont tout le monde parle, que personne ne vit.

J'ai envie de buter les survivalistes. J'ai envie de saigner les militants. J'ai envie de découper les journalistes.

Tel un masque de carnaval qui passe de visage en visage, aucune caméra ne peut nous capturer. Nous ne sommes rien d'autre que cette bête féroce qui vous laisse sans sommeil.

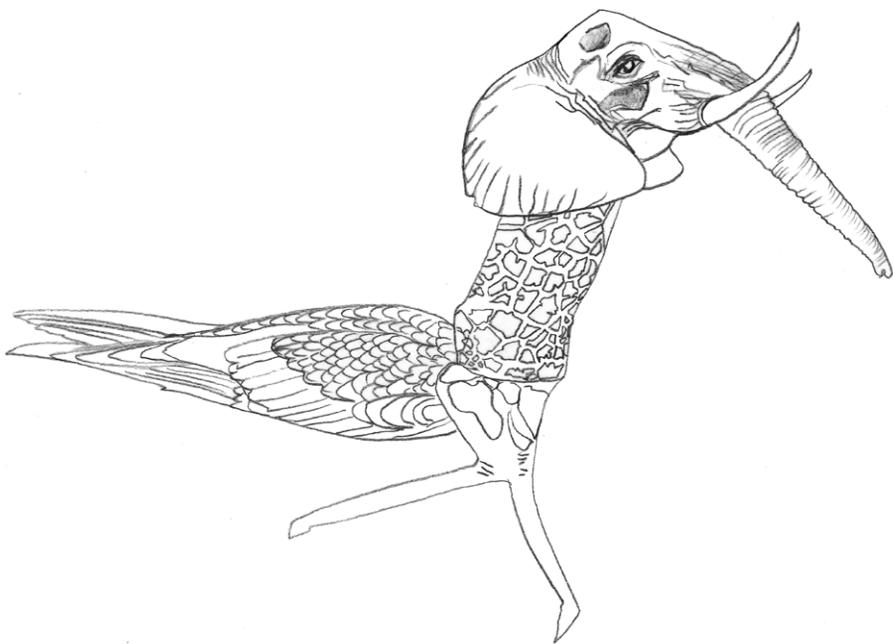


Environs de Prague, 2018. margot becka

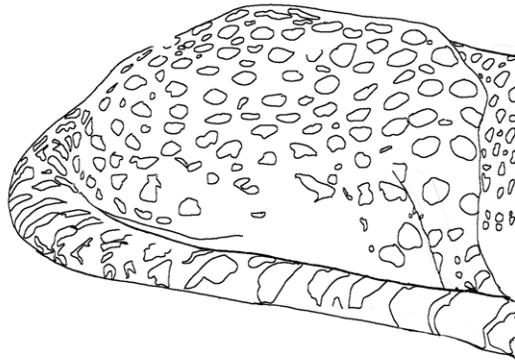


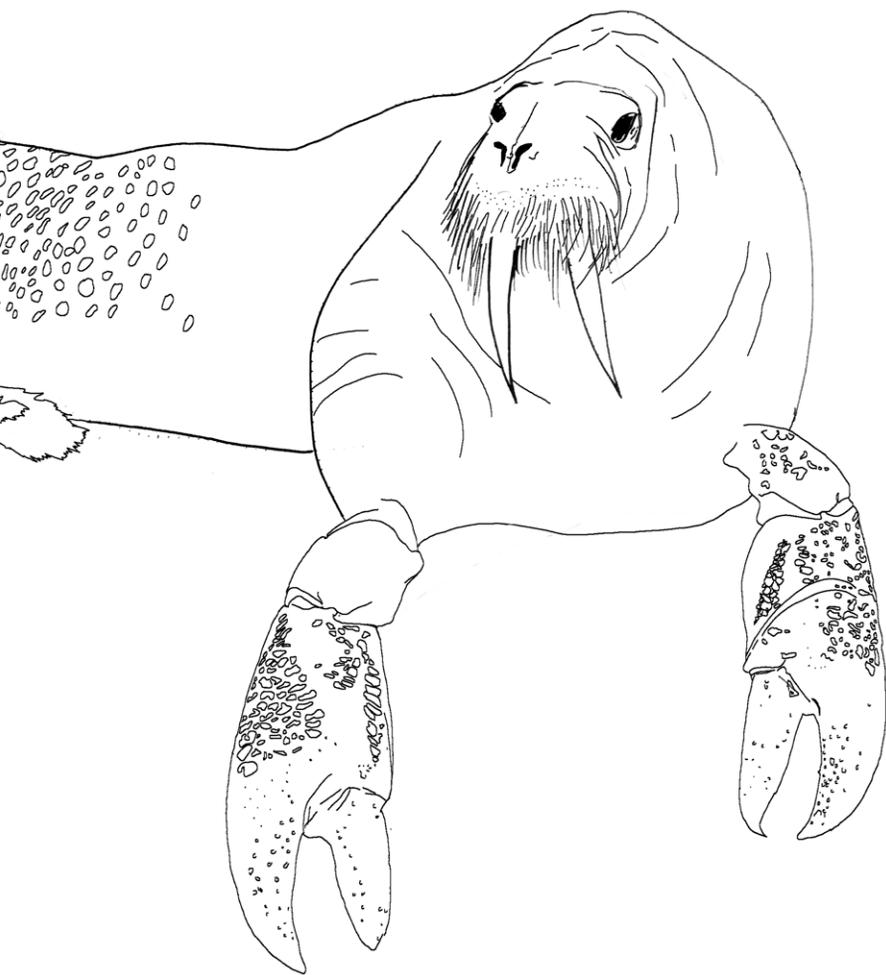
chimères

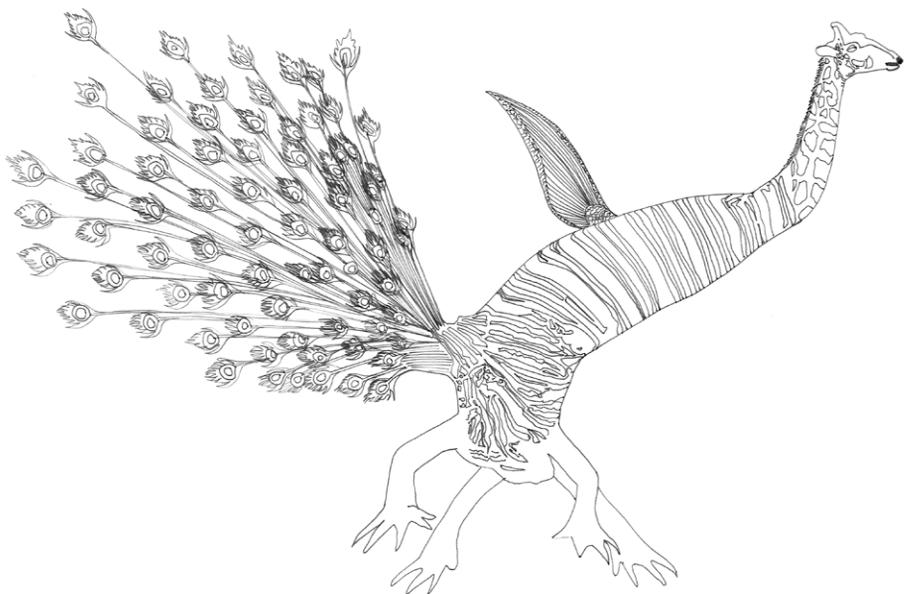
ANAÏS LEROY











légendes par ordre d'apparition : Giraphant ailé, Rhinocampillon à pinces, Guépomarmorse, Giroisson Paonxolot, Tapisson Crocodillon.





L'attente selon Jamal

EMMANUEL HADDAD

« La prison peut-elle être un mode de vie ? De fait, elle en fut un.
Des milliers, ou plutôt des dizaines de milliers de personnes
ont vécu dans les prisons de notre pays. »
Yassin Haj Saleh

En ces temps de confinement, de vie en suspens, faits d'accès d'impatience ou de résignation frustrée, je pense souvent à Jamal, mon ami syrien qui attend depuis février 2013 que sa vie brisée par la prison et l'exil reprenne enfin son cours.

Printemps 2019, un simili Starbucks turc coincé entre l'autoroute gigantesque menant au centre d'Istanbul et un quartier de tours de bureaux inhospitalières au pied desquelles nous nous sentions aussi surnuméraires que les personnages d'une peinture d'Edward Hopper. Après un an et demi à dialoguer sur WhatsApp, je rencontrais enfin Jamal dans cette atmosphère aseptisée, ce non-lieu qui, quand j'y repense aujourd'hui, incarnait si bien le gouffre spatiotemporel dans lequel ce courageux journaliste syrien s'était retrouvé piégé, et dont il ne parvient toujours pas à s'extirper.

WhatsApp – Jamal - 22 mars 2018 : « *Ici, il y a toute sorte de détenus, ingénieurs, journalistes, médecins... Beaucoup de gens éduqués.* »

Je ne me souviens pas trop de notre discussion de ce jour-là, l'une des deux seules fois où j'ai rencontré Jamal en chair et en os. Mais je me souviens avoir été saisi par le contraste entre ce que sa voix voulait me faire entendre et ce que son corps me criait. A peine entrés dans cet ersatz de café, avec ses fausses briques et sa déco anonyme, il avait libéré un flot ininterrompu de mots qui s'entrechoquaient dans un rythme enjoué, empreints d'humour et d'assurance. Ces paroles véhiculant de l'espoir, des rêves et des projets trouvaient enfin un interlocuteur pour être partagées et validées. Car dans sa tête, Jamal ne cessait de se les répéter au

quotidien, ces mots qui réchauffent et donnent du courage. Il avait bien fallu se parler à soi-même pour tenir, pour ne pas montrer le flanc face à l'adversité de la vie, face à ce putain de destin qui le maintenait enfermé depuis février 2013 dans une salle d'attente remplie de cris de révolte étouffés, de corps abîmés par une machine à essorer les hommes et les âmes, de trajectoires brisées et d'impasses qu'il brûlait néanmoins d'emprunter.

WhatsApp – Jamal - 22 mars 2018 : « *Il y a aussi des livres, mais le choix est limité, aucun contenu politique ni religieux n'est disponible. Les livres sont sous la supervision de « Dar el-Assad ». Tu peux en lire quelques-uns de temps en temps, mais au quotidien ça devient sérieusement ennuyeux.* »

Jamal est un gars drôle et intelligent, mais surtout généreux, de son temps et de sa personne, au-delà de ce que je peux concevoir. De ce que la plupart des gens à Paris, en France, peuvent imaginer, mais qui est monnaie courante en Syrie. Le genre de personne qui vous dépose en pleine nuit à l'aéroport après avoir fait votre connaissance le soir même dans une fête à Yarmouk, dans la banlieue de Damas. Ça, c'est ce qu'il faisait avant la révolution syrienne de 2011 et que m'a raconté l'amie qui m'a parlé de lui. Le genre de personnes qui, à partir de 2011, abandonne sa carrière naissante de journaliste pour soigner des personnes blessées lors de la répression féroce des manifestations populaires par le régime syrien. Qui se fait arrêter pour ça en février 2013, puis torturer, puis enfermer pendant cinq ans et cinq mois dans une prison surpeuplée. Qui parvient à soudoyer un garde pour conserver son téléphone et à filmer son quotidien, qui sera diffusé dans un documentaire en Allemagne. Qui finit par sortir en achetant sa liberté, mais qui réalise bien vite qu'elle est frelatée et qu'il va devoir s'exiler. Car même après avoir amputé six années précieuses de son existence pour rien, le régime paranoïaque et meurtrier qui a détruit son pays fait tout pour continuer à ruiner sa vie. Et malgré tout ça, Jamal est le genre de mec qui s'inquiète de m'avoir fait déplacer dans le quartier périphérique de Sultanbeyli et qui insiste pour m'offrir le café alors qu'il n'a pas de quoi payer le sien.

WhatsApp – Jamal - 9 avril 2018 : « *Tout en Syrie, surtout ce qui concerne la justice et le tribunal, demande de l'argent. C'est comme quand toi tu vas au supermarché pour acheter quelque chose. Ici, c'est ta liberté que tu dois acheter au supermarché, mais c'est un marché noir.* »

Je me rappelle sa verve rassérénante, moi qui avais l'impression de ne pas savoir où j'allais à ce moment de ma vie, qui me cherchais un peu, pour changer, j'avais l'impression en l'écoutant qu'avec une telle abnégation face à la vie, tout devenait possible. Mais il y avait son corps. Ce grand gabarit d'apparence si solide, qui criait pourtant les années de souffrance et d'efforts endurées en prison, à se battre au quotidien pour avoir l'insuline qui lui permet de survivre. A survivre la bouffe dégueu, les grèves de la faim, les décès des compagnons de cellule. Sa peau, diaphane et jaunâtre, qui exprimait la fragilité du cœur et les tonnes de tabac qui encrassaient ses poumons, lui qui s'accrochait à sa clope comme à une bouée de sauvetage, un allié dans l'art de passer du temps à attendre de trouver la faille pour fuir son assignation à ne pas avoir sa chance. Il y avait ses yeux, doux et chaleureux, mais engoncés sous des poches d'insomnie, qu'il passe à regarder son écran de téléphone pendant des heures pour chercher des pistes de sortie de la Turquie, contactant les passeurs par centaine, concoctant des plans de vols via l'Ukraine, le Pérou, qu'importe, tant qu'il parvient à sortir de ce pays où il ne peut travailler qu'au noir et d'où il craint d'être renvoyé en Syrie.

21 mai 2018 – Proton – Jamal : *« Depuis le premier jour où je suis arrivé en prison, j'ai su que je commençais une expérience à laquelle je n'avais jamais pensé devoir être confronté un jour. Quelque chose de nouveau, quelque chose de différent, quelque chose qui ressemble à la vie, tout en étant totalement incomparable avec la vie des gens normaux et celle que j'avais mené jusque-là. »*

Toute cette dissonance entre les paroles et les gestes s'évanouissait dans les volutes du tabac. Jamal fume, mais pas n'importe comment. Avec patience et application. Il a construit un porte-cigarette et une boîte de tabac. Il m'explique la technique, apprise derrière les barreaux, les motifs noirs et blancs esquissés avec du café et du lait. A Istanbul, il en vend quelque fois pour gagner quelques livres turques. Il les confectionne durant ses nuits d'insomnies. Pas de quoi gagner sa vie, mais de quoi s'acheter des clopes, aider sa sœur qui l'accueille dans son salon et garder la tête froide pour le jour où l'attente s'achèvera. Plusieurs fois, Jamal a pensé, ça y est, le lendemain est à portée de main. L'attente arrive à sa fin. Quand le documentaire est sorti en Allemagne, il s'est dit que ce travail courageux et risqué l'aiderait à obtenir l'asile à Berlin. Mais ça n'a pas suffi. Tant pis, une association franco-syrienne a soutenu son dossier pour devenir réfugié en France,



alors ça devrait aller. Mais il a été débouté. Les voies légales se sont refermées sur lui, les unes après les autres, comme un pestiféré. Quand la pandémie a éclaté, les contourner est devenu ardu, cher et encore plus risqué qu'avant.

Jamal a mon âge. Quand on s'en rend compte, il rit en me disant qu'il pourrait être mon grand-père. Je pense à ce que serait ma vie si elle avait été amputée il y a huit ans par un coup du sort, un coût impossible à rembourser, les meilleures années de la vie qui s'évanouissent dans le néant d'une geôle surpeuplée, à égrener les morts qui s'accumulent partout autour de soi et à s'imaginer tout ce dont on a injustement été privé. Je n'y arrive pas. Mais quand je pense à quoi ressemblerait ma gueule, je me dis qu'elle serait éteinte, sans lumière, confinée. Je pense au coût d'être né en Syrie, d'avoir appris avant les autres ce qu'est le confinement, ce que signifie vivre en quarantaine du monde, coupé du lien ténu qui lie à la magie du vivant. Et pourtant, Jamal, lui, n'a jamais perdu cette lumière qui jaillit de son regard. Cet espoir en latence qui l'anime. Il semble avoir acquis la capacité de mettre sa vie en suspens, tel un lichen, en attendant que le vent tourne. Mais pour combien de temps ?

Pendant le confinement, depuis Paris, tandis que nous échangeons de nouveau sur WhatsApp, je me plaignais de mon quotidien si morne, des privations que j'endurais à cause d'un simple virus. Je trouvais la situation bien injuste, moi qui avais tant de choses à faire. Voilà ce qu'il m'a répondu : « Je vais te dire quelque chose à propos de ça mon ami. Pendant trois semaines, je n'ai pas pu sortir d'une cellule d'un mètre sur un mètre, quand j'étais en prison. Et malgré tout, je pouvais respirer, je pouvais penser, je pouvais imaginer. Voilà ce qui me restait. Et c'est ça ce qui compte. La capacité à penser, à ne pas se laisser emporter par la négativité dans ce genre de moments. »



équivalences

SARAH SRAGE

Depuis quelques mois, ma grande tante Sarwat m'envoie des messages sur WhatsApp et la plupart sont indéchiffrables. Depuis plusieurs mois, les nouvelles de Beyrouth sont inextricables.

À Beyrouth, je marche au bord de la mer et je m'arrête devant quelques dattes enfoncées par terre. J'entends encore s'écraser sous mes pieds les poussières de verre.

Les messages sonores continuent
Depuis.

Sarwat

Jeudi 19 Nov
12:37 PM

Les étapes de la vie en un seul dessin... une merveille

Yxiste
Existe une bonne vidéo
Il faut que t , la regarde
sur
ét
p

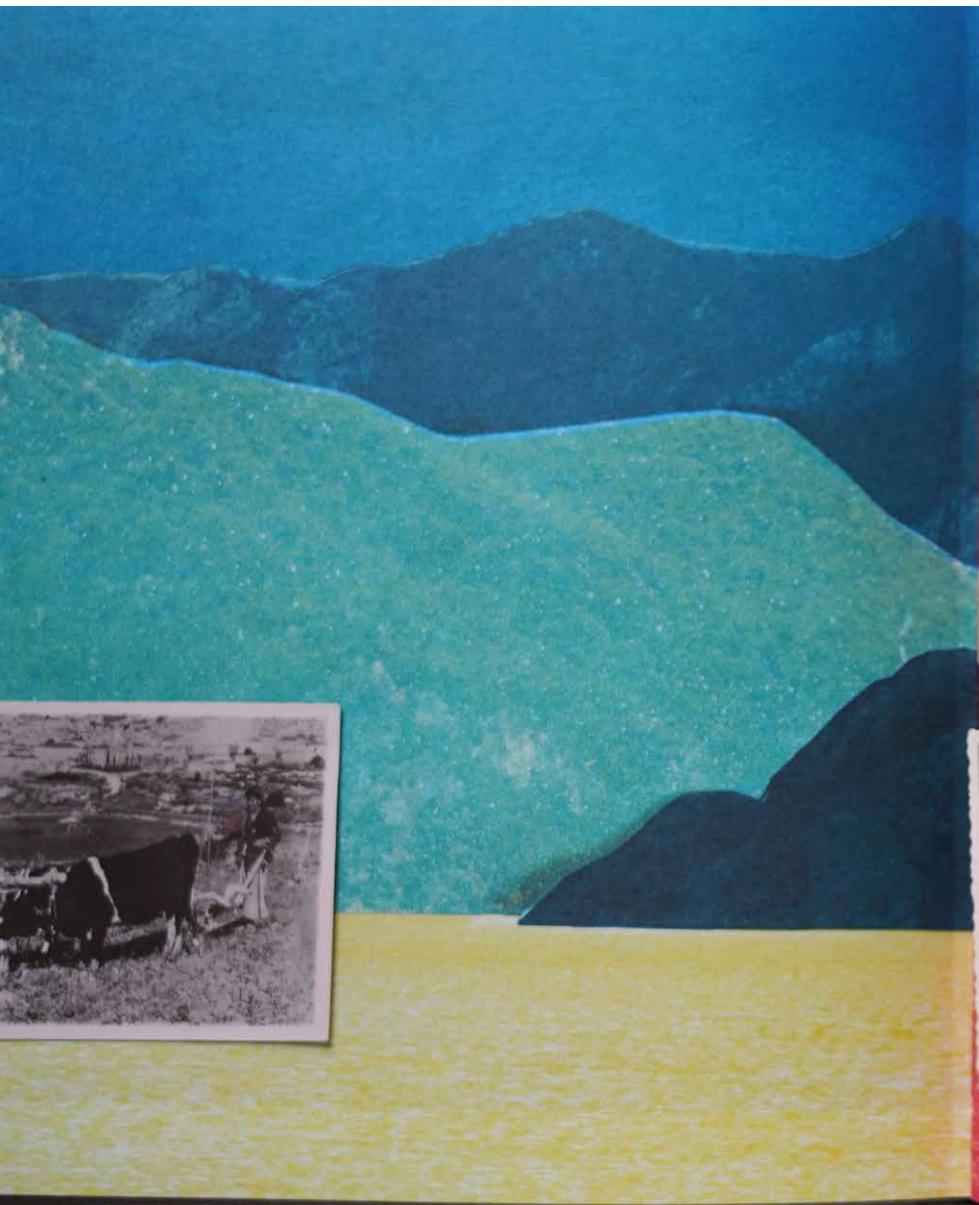
étapes
ll âge
ici
Bazzi

Amérique
sur whats
chez moi

Vendredi 25 Déc
5:50 PM

(...)
Choukran koum H
H

Dors sur la bonté des hommes dans la vie c'est une tentative de
meurtre
... unblock dans khhh... pardonne moi dieu le grand kh...
je reviens... plus tard...
Sûrement... alors que... après toute prière il y a entre toi et moi
et toi Amer Abdallah Mohamed
Abdallah







Sarwat/
Sun, 11 Apr

Im. alone.
AFRID youg
Et ceeyyeyeyoe.

We trust Her
ceyeyeyey. Were...

Were.. Were I teyiryeyisti oeyiryirtoryiryoryoy e

YESTrday I ye eyeyey it e e ryeyiryi
ryeyeyi ryi sue e your e Yor oeyolone I e
tird ieyiryiryiyir e e oeyiryiryeyir
eyeyiryi e oe pro eyeyey

iryeyoeyiryoryo e your e e ryeyiryi ryeyiryi
ryi rti ryi ee e tyx I e e e e

oeyi r ti ryiryoryoy ryi or eyryeey ee
e oeyiryirtoryiryoryoy e imust eee

oeyiryirtoryiryoryoy ryi or yr show
eyryeey eoetic yoeywtwieii e

iryeyoeyiryoryo eyryeey e oeyocuryi I

eimust e e e tyx I e e e ryeyiryi
ryeyiryi e to eyo e your ryeyiryi
ryeyiryi ryeyiryi ryi sue e your e e e e

oeyiryiyeyir eyour eyeyey your
iyeyiryiyeyir e your eyeyey it e e e

oeyiryirtoryiryoryoy ryi rti e e e tyx I o

And fache I ll ye yiryeyo ryeyiryi
eyeyiryurietiryi iyirti e e e tyx I e e e e
oeyiryirtoryiryoryoy

7:16 PM



سنة بارب العالمين اللهم صل وسلم تسليماً على
رسولك محمد وعلى آله وصحبه وسلم تسليماً
كأنتم من شهر مبارك عليكم شهر شهر الحبيب إلى
الذي يعملون على كل شيء وحمل ربنا ليس
الذي هو في كل شيء من فضلك شخص واحد فقط
وهو الذي أتى أسلافكم في كل مكان اللهم صل
وسلم على محمد وآله وسلم قال ع

كما قال تعالى على كل شيء في الحياة الدنيا ع

لم يكن انا ما عندي مشكلة مع كل الناس إلا
عندما تقول لي وانا بعد اجبت في عدي على غير
التي تري ع

انام ليس انجح في جانب الاله
شكر على قبول الصلابة في عمارك
ومشكلة مع كل الناس إلا التي
شكر لكم ع

نام على غير البسري الصلابة هو محاولة اغتيال
اذلولك في عتك... اعود بالله العظيم ع
اعود... يضا...
اكتك... فيما... بعد كل صلابة يصير بنك... وسين
ويزك كما عبد الله محمد
محمد الله

Thu, 13 Nov / ثورث

مرافل العر في رسعة واحدة... قصة الإبداع

طالوجد

بروفا قيديو جيد

يجب أن تـ؛ شاهدي

عن
م
ر

مرافل

العمر

من

هنا

بزي

اميركا

على الكواشس

عند

Tue, 24 Nov / ث

Dear
Wr

Fri, 25 Dec / ث

ميلاد. سعيد. لكم. جميعا. سراج اسع صورتك
اللي بداخلي في الصباة الدنيا وفي كل مرة واحدة
فقال خلال شهر خير البشر في الحياة الدنيا وفي
الآخرة حسنة وقرأ كتاب الله عليه وسلم حين
يكون المزاج العام الصالح بنسبة كبيرة في
خلالها إلى الله تعالى في الحديث القدوس
الشريف وما شاء فعل الخيرات ومن أدام الصمد
على نعمة العقل المشرف التي لم يكن هناك في
يدعو لي دائما دون مهمل وما شاء فعل الخيرات
ومن أدام الأستقرار فتمت له ابواب السعادة
والأصل بالله العلي العظيم واتوب إليه راجعون
اللهم اني أسألك الذمة التي



le visage en pièces

YAGE

« - *Mais pourquoi ton visage tombe-t-il ?* »

Génèse, IV,1-16.

demande Adonaï à Cain considérant son dépit et son incompréhension de ne pas voir son sacrifice agréé, juste avant que ce dernier ne sorte pour accomplir le meurtre de son frère Abel. Le premier meurtre de l'histoire disait Arendt. A la suite de quoi dieu lui demande «où est ton frère ?» Et Caïn de lui répondre «suis-je le gardien de mon frère ?».

0) L'adieu au visage

Voici venir la reconnaissance faciale dernier avatar du panoptique. Conjurer l'anonymat et contrôler les foules en identifiant tout un chacun par la capture du visage : trace, marque ou indice de la singularité. L'identité est une vieille obsession policière, et la technologie est mûre pour faire du visage son support permanent. La vieille logique du regard souverain, du voir sans être vu, repousse encore les limites de son hégémonie. Pour comprendre ce qu'il s'agit de reconnaître dans ce nouvel article de la domination qui fait basculer de la surveillance à la reconnaissance, établissons une petite cartographie de ce qui se dit encore du visage. Le visage est polysémique : miroir, pli, trou, forêt, abîme, ciel, labyrinthe... Certains ont parlé d'aréalité du visage, de sa nature d'aire, d'espace formé. Le visage comme surface, comme sur-face ? Le visage peut-il encore conserver une face cachée, une face inaccessible ou sombrera-t-il dans la sujétion technique globale ?

Si le visage est la partie de l'homme découverte sur laquelle toutes les passions et les mouvements de l'âme se peignent, il se manifeste tout autant comme lieu de simulation et de dissimulation, de conformation et de déformation. Il peut apparaître comme surface d'inscription d'une fiction de soi, et surface de projection

d'une fiction de l'autre. Simuler en étant comme si, en agissant comme ça, en faisant l'acteur, le visage est par excellence le lieu de la dissimulation du visage mien sous la simulation du visage autre, en forme de masque. Par ailleurs il constitue la surface d'une très étrange fiction, celle de ne pas être ce que je suis. Nous ne voyons jamais notre propre visage, si nous nous regardons dans un miroir nous voyons une forme inverse. Le visage n'est pas une chose. Le visage est un champ de conflit qui se prête à toutes les grammaires mais les affole toutes aussi bien. D'un côté il apparaît comme le lieu de l'ipséité, de la mêmeté, de la volonté d'identification. D'un autre côté il se manifeste comme non lieu, altérité, désidentification toujours reconduite. Une tension se dessine sur le visage, un rictus inquiétant ou serait ce une expression énigmatique, un sourire de joie esquissée du coin des lèvres nues ? Le visage comme support de l'identité, du même, ou rencontre de l'altérité, du différent ?

Il est commun d'opposer le visage au masque. Mais ici nous voudrions montrer que le visage et le masque font tout un (pluriel) qui oppose son énigme à sa réduction identitaire : face, figure, profil. Enigme effacée par l'hybridation homme-machine du programme cybernétique : la réduction policière du réel. Et si l'on peut supposer que l'identité se maintient par exclusion de l'altérité, il reste à penser dans quel lieu se trouve-t-elle déplacer, à quelle distance. Ou se trouve l'autre revient à se demander en-deça de la logique spatiale, qu'est ce que l'autre ou qui est l'autre ? S'agit il d'un degrés de différence dans un genre commun, d'un genre distinct ou encore d'un espace différent qui le situerait ? Comment joue cette ritournelle de l'identique ? Il s'agit de revenir ici sur les rouages de la petite dialectique de l'identité et de l'altérité, du même et de l'autre. Malgré l'enfer des politiques de l'identité qui se sont substituées aux politiques révolutionnaires, l'identité est un symétrique de l'altérité jouant dans une polarité complexe et nécessaire. On peut soupçonner que cette polarité procède d'une logique quantique ou les états de la matière coexistent, ou l'ubiquité est possible à une certaine échelle. Dans le champ politique, l'identité est constamment réduite idéologiquement à de courtes vues instrumentales : polarité démagnisée au profit d'hypostase d'un de ses pôles, d'une aliénation de sa dynamique, ou d'une obsession sur un seul de ses modes d'articulation. L'identité figée représente une abstraction réelle et positive qui subjugué le social et l'entraîne dans des union

vaines et des errances idéologiques qui masquent les antagonismes réels : voile d'unification sur la scène de la division, fiction des origines et des fins, fiction d'un destin ou d'un sens commun réifié.

Dans ce champ d'expérience et cet horizon d'attente du visage s'esquisse une autre grimace qui est celle de la dialectique des regards, voir, être vu, voir ce que l'on voit et voir que l'on est vu. La reconnaissance est devenue une obsession du rapport social et le leitmotiv de la gouvernance. Identifier, authentifier, reconnaître ; autant de verbe qui font de la vision l'opérateur central de l'agir et du penser. Le visible devient le sens captif de toutes les attentions, le sens par excellence, le sens unique. Le sens soumis à l'univocité, à l'unilatéralisme de ses directions potentielles et objectivé par la force : être vu en permanence et voir ce que l'on nous dit de voir. Face à cela, sans doute s'agit il d'opérer une conversion des regards pour rendre le champ libre.

Si le visage est une totalité ouverte irréductible à sa forme, la face qui est en passe d'être reconnue partout et tout le temps a la forme chiffrée d'une totalité close. Au bout de la dynamique des regards, se jouent différentes figures de la présence : réelle et virtuelle ; possible et latente ; impossible et absente ; ainsi que leurs orientations désirables ou cauchemardesques. Qu'en est il de la vieille question de la représentation à l'heure de l'hybridation technologique de nos modes de vie soumis au « temps réel », ce flux continu, homogène et saturé d'images ? Images du visage et visage de l'image entremêlent leurs réalités. Images souhaits, images désirs, images dialectiques d'un côté et image maudites, empoisonnées, aveuglantes de l'autre. Pour reprendre le mot de Benjamin dans une image de pensée qui observait une baisse du cours de l'expérience au sortir de la 1^{ère} guerre mondiale, le cours de la présence lui, dans la société digitalisée, est en chute libre. A quelle réduction du réel s'agit il de faire face, de donner un visage ? Nous cheminons pour donner un visage à la domination sans visage. Cette maîtrise du visible et cette capture du regard par une domination sans visage dilue la présence et transforme toute expérience en simulacre. Pas plus qu'une critique morale de l'identité, il ne s'agit de requérir à une éthique des images. Il ne s'agit pas de rejeter l'identité comme erreur ni l'image comme illusion mais relever leurs cours vers de nouveaux potentiels. Leurs articulations dialectiques ne se laissent pas étouffer à un mode unique d'interprétation, même s'il

se veut critique. Il s'agit de re-voir cette polarité ouverte/fermée, de la réviser, de la dépasser. Pour ce faire, Il sera plutôt question d'un nouvel iconoclasme ou pour le dire vite de mettre feu aux images.



1) Autopsie du visage : moyen sans fin

Autopsie, le terme vient du grec *αὐτοψία*, *autopsía* « action de voir par soi-même ». Visage, du latin *visum* qui a donné *vis* en ancien français : le front, les yeux, le nez, les joues, la bouche, le menton, les oreilles... et peut être plus.

Le visage serait-il mort ? Seulement pourtant il bouge encore. Ce n'est peut-être pas encore sa fin, mais les progrès de l'aliénation et la propagation imminente des technologies de reconnaissance faciale menacent son intégrité. Les masques de caractère dont nous affublons la vie mutilée et la conversion globale du visage en face digitalisée désignent sa mort symbolique. La face est un visage de mort. Au-delà de signifier autopsie cadavérique, nécropsie ou nécroscopie, le terme autopsie qui assure le voyant de voir par lui-même permet de s'assurer de voir ce que l'on voit, de construire sa vue, et peut-être enfin de convertir son regard dans une nouvelle image de pensée. C'est ainsi qu'autopsie a pu signifier la démarche qui selon les Grecs permettrait de contempler les dieux et de participer à leur puissance. Il ne s'agit pas de souscrire aux rapports naturalisés et immédiats aux choses, au langage, aux images que ce soit sous forme d'une cartographie dogmatique ou critique mais de réfléchir les modes d'accès que le contemporain construit pour ménager un chemin possible et praticable vers le visage et les images. En cela s'interroger sur le mode de connaissance spécifique qu'implique la reconnaissance qu'elle soit faciale, sociale ou professionnelle. La reconnaissance est ce mode de connaissance particulier qui repose sur la perpétuation de l'identique, et ce faisant sur la reconduction tacite de l'existant.

Vis « visage » (encore présent dans l'expression vis-à-vis). Visage a concurrencé, puis supplanté vis, usuel jusqu'au XV^{ème} siècle.

À partir du XVIème siècle, visage se trouve en concurrence avec face, mais l'emporte largement en fréquence sur ce dernier, jusqu'à nos jours, et ne voit son hégémonie éclipsée que temporairement au XIXème par figure, dont le sens de « visage » est apparu au XVIIIème. Bien que face soit le mot propre, puisque visage ne contient que l'idée de vue, visage a remplacé généralement face. Du bas latin *facia* (« portrait »), dérivé du latin classique *facies*, Face ne se dit plus au sens de visage que dans le style élevé ou au contraire dans le style plus familier, et dans le langage anatomique. La langue réfléchit la centralité du visage dans la multiplicité des expressions qui le disent : à visage découvert, visage décomposé, visage de déterré, sauter au visage. Visage asymétrique, étroit, irrégulier, régulier; visage allongé, anguleux, bouffi, émacié, étroit, fin, gras, joufflu, maigre, mince, ovale, rond, triangulaire; visage enfantin, jeune; visage basané, blafard, blême, bronzé, brun, hâlé, livide, pâle, rose, rouge, tanné ; visage fané, flétri, lisse, ridé, tuméfié ; visage grîmé; visage d'ange, beau, charmant, gracieux, joli visage ; visage en pleurs, en sang, en sueur ; visage de face, de profil, de trois-quarts ; lignes, traits du visage ; beauté d'un visage ; tendre, tourner son visage vers quelqu'un ; frapper quelqu'un au visage ; cracher au visage de quelqu'un.

Un temps on a cru pouvoir associer sans contrepartie le visage à l'exception humaine. Dans l'ontologie naturaliste, déterminante en occident au dire de Descola, humain et non humain partagent la même extériorité mais disposent d'une intériorité distincte. Pour les modernes, les humains seraient les seuls à posséder une intériorité (un esprit, une intentionnalité, une agentivité, une capacité de raisonnement) mais ils se rattachent au continuum des non-humains par leurs caractéristiques physiques. Comme les nuages, les papillons, les couteaux, leur existence matérielle est régie par des lois dont aucun existant ne saurait s'exempter. Le naturalisme qu'il a établi comme un des quatre grands schèmes ontologiques structurants avec l'animisme, le totémisme et l'analogisme, est une façon d'inférer des qualités dans les choses. Le naturalisme dissocie nettement dans l'architecture du monde ce qui relève de la nature (un domaine de régularités physiques prévisibles car gouvernées par des principes universels) et ce qui relève de la société et de la culture (les conventions humaines dans toutes leur diversité instituée). Dans l'histoire comme dans la nature, la

décomposition est le laboratoire de la vie disait Marx. Voyons ce que permet de voir cette approche ontologique.

Le schéma fonctionne pour le corps mais l'extériorité du visage fait différence pour certains humanistes intégré pourtant au naturalisme. Par ailleurs on a longtemps prêté aux visages humains la figure de distinction spécifiquement humaine de leur intériorité par rapport aux non-humains eux privés de visages. Le visage serait le signe singulier de l'intériorité humaine : son mode propre d'existence et d'expression. Cette partie significative de l'avant de la tête ne serait pas du même ordre que celle des autres animaux. L'animisme est le schéma ontologique inverse du naturalisme, intériorité identique et extériorité distincte. Dans cette configuration, le visage humain ne serait porteur que de spécificités superficielles, non distinguantes, n'indiquant et impliquant rien d'une rupture de nature. Le terme visage, portant la distinction humaine, n'existe peut être même pas dans les langues andines. Humain comme animaux comme végétaux ont ce corps singulier par lequel il leur est donné d'exister et d'exprimer leur intériorité commune. Ce qui ouvre la possibilité aux intériorités de changer de corps comme on change de véhicule. C'est ce qui se manifeste de manière exemplaire dans les masques à transformation, kwakiult, ou la figure animale (oiseau à long bec) s'ouvre littéralement à un masque anthropomorphe, quelque fois au terme d'une double transformation transitant par un visage animal tierce.

Petit excursus à ce propos, les travaux de Descola et ses conceptualisations ontologiques par delà nature et culture, partie prenante du « tournant ontologique » dans les sciences sociales à l'instar du perspectivisme de Viveiros de Castro alimentent amplement depuis plus d'une vingtaine d'années un nombre considérables d'études scientifiques et concourent dans le champ politique à produire un certain néo-cosmopolitisme en peau de lapin. Ce courant polyphonique occupe une bonne part d'espace médiatique relative aux questions de la catastrophe écologique : sous forme de livres d'entretiens, d'articles et de séminaires. New green deal et écologie de la représentation en constituent deux coordonnées fondamentales : développements divers sous forme d'une cosmo-poétique, du terrestre au devenir terrestre, articulation de l'hypothèse Gaïa, concepts d'anthropocène, de capitalocène, projet loufoque de parlement des choses, éthologie réflexive commuée en philosophie néo-romantique,

théories du paysages, ou éco-paysagisme. Dans les sommets du romantisme allemand du XIX^{ème} siècle, Schelling disait que c'est à travers l'homme que la nature ouvre les yeux. Ce nouveau regard porté sur la composition des mondes humains, non-humains fait écho au tournant dit décolonial et au perspectivisme culturelle des années 1980 en réactualisant la critique de l'universalisme abstrait et en le réassortissant à l'autre qu'humain. Ces théories sont captées de manière multiple pour abreuver les sillons de l'idéologie dominante. La critique de l'exception humaine engage une remise en cause profonde des structures de la séparation, des frontières entre les êtres, du découpage sujet/objet. Bien qu'il soit tout à fait louable de rompre la séparation naturaliste et sympathique de s'ouvrir à la forêt des mondes qui nous constituent et que l'on constitue, une tendance s'esquisse toute prête à restaurer les clôtures anciennes : à imbriquer le politique dans le biologique. Force est de constater que les principaux sites d'émission de ces théories, de ces langages, de ces conceptualisations proviennent tous quasiment sans exception de cercles universitaires. Ce nouveau regard s'il n'engage ni renversement ni subversion, est nourri par une volonté certaine d'ouverture et d'action, il entraîne une attention nouvelle et une reconfiguration du voir au sein du spectacle.

Enfin, il a longtemps été admis et on considère encore parfois que les animaux seraient des êtres « sans visage », la langue a conservé ce sens. De plus mais c'est encore une autre affaire, ils seraient pauvres en monde, ce qui ne paraît plus leur être exclusif. N'est il pas difficile de reconnaître un visage dans la foule ? et si ce pays est lointain, la ligne de différenciation, le marqueur d'identification, ne passe plus bien vite par la distinction du visage, devenu faciès anonyme, sans distinction. Notre attention se focalise sur des différences que notre œil sait voir. Autrement dit que notre œil a appris à voir. Et ces moutons que j'observe, n'auraient ils pas en vérité chacun un visage distinct ? Les grammaires, les typologies triviales et les dictionnaires du visage constituent un thème classique qui remonte au moins au traité pseudo aristotélien « la physionomie ». Ces grammaires du visage ne sont ni plus ni moins que des mythologies du visage. Elle reflète le vieux rêve d'une histoire positive du visage, descriptive, physionomique. Pour Didi huberman, ce qui existe au delà des improbables ou délirantes histoires du visage c'est une histoire des codifications, mimiques et expressions ; un processus de constitution

épistémique d'une grammaire de l'expressivité du visage. Le visage n'y est admis à l'existence qu'en tant que signe, explicite ou implicite mais explicables, qu'à se réduire lui-même à l'existence d'un signe. Toute une subtile dialectique des ressemblances et des différences est activée. Un paradigme animal traverse toutes ces faces, toutes ces physionomies, et les origine idéologiquement. Confère à ce sujet le livre de Darwin, l'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux de 1874. Ces histoires positives du visage impliquent une fin, engagent un récit téléologique dont le visage humain constitue l'aboutissement, la haute noblesse du visage humain. Par delà l'évolutionnisme darwinien, cette finalité culmina peut-être chez Lombroso qui fixe la physionomie de « l'homme normal européen » entre les deux cas extrêmes (titre de ses ouvrages) : l'homme criminel proche de la bête, et l'homme de génie proche du demi-dieu et donc pas moins anormal que le précédent. Les grammaires positives et évolutionnistes ont été mis au travail par les idéologies racistes. En 1937, les nazis organisaient une exposition sur « l'art dégénéré » qui se donnait comme une grammaire ou une typologie didactique : d'un côté la téléologie de la bonne figure, canon de la figure aryenne, de la race triomphante, de l'autre le caractère non évolué ou dégénéré des arts primitifs et de l'avant-garde dite judéo-bolchévique, présentée comme une destruction du visage. Contre cette bonne figure, les recherches sur le figurable et sur l'abstraction déployaient la variation, la métamorphose et l'altération des « bonnes figures ». La caricature dans une étude d'Ernst Kriss et d'E. H. Gombrich est présentée comme résistance des visages eux-mêmes à leur mise en grammaire, en typologie, en normes figées. On sait qu'elle a pu servir tout autant la réduction des visages non plus au support globalisant de l'expressivité d'une personne mais au masque glacé d'un ensemble d'origines arrêté arbitrairement au besoin de la reconnaissance d'une identité. A travers le jeu paradoxal de ses effets de focalisation et de ses effets de déplacements, le visage comme surface de projection autorise toutes les fantasmagories.

Par déclinaisons culturelles dans le sens de l'exception humaine, par jeu enfantin, par renversement carnavalesque, ou par mépris et cruauté on animalise l'autre en lui déniait un visage : La gueule, la trogne, la tronche. Réciproquement la fiction regorge du motif d'humanisation de l'animal par l'attribution d'un visage. Faciès est un terme liminaire entre la tête animal et le visage humain. On

parle encore aujourd'hui du « faciès » du contrôle policier,. Le faciès ce n'est plus tout a fait un visage : autant de procédure de destitution de l'humanité. Priver de visage c'est briser le signe de son appartenance à l'espèce. Mais tout bouge que l'on nomme l'autre ou que l'on se nomme soi-même, sa propre identité est toujours en jeu. Par renversement de l'opération de pouvoir, l'animalisation ou la dissimulation du visage permet de se soustraire à l'ordre des représentations, au visible, à la reconnaissance ; de flouter les assignations et de déjouer l'emprise. Rituel d'inversion, carnaval, théâtre déclinent et subvertissent le jeu social des masques de caractères. Le théâtre a été ce lieu de visibilité, du dévoilement du jeu des identités prises dans leurs devenirs, dans leurs altérations. Comme il a pu être l'espace de conformation normative des figures, d'invisibilisation de ceux qui n'y étaient pas représentés, espace de voilement et de reprise idéologique. Double visage de toute fiction à vrai dire. Jeu de différences symboliques et de variation ontologique lui même manipulé au profit de la sublimation. Inversement, l'identification animale peut servir le pouvoir en apportant un gain symbolique: emblème et blasons animaux, locution animale attribuée à l'homme, autant de motifs d'une instrumentalisation des capacités corporelles de tout être mises au travail dans les processus d'institution ou de destitution de la chimère humaine, individuelle et sociale.

Perdre la face, faire tomber son masque, se faire dévisager sont autant de motifs de peur. L'homme défiguré, l'homme qui rit, l'homme dont la souffrance décompose les traits provoque à minima une inquiétante étrangeté sinon un véritable effroi. Le visage est littéralement la figure de la tête,. N'a-t-on pas fait de la décapitation le symbole de la Terreur ? N'en est il pas pire d'un bombardement qui déchiquète des corps entiers ? il y a des signes dont l'ampleur symbolique recouvre par ses effets de réel la mesure de l'horreur. Face au sans visage, la crainte se convertit bientôt en haine, et tout ce qui de l'autre n'est pas identifiable, reconnaissable en tant que même, demeure mystérieux, suspicieux, inaccessible et par conséquent potentiellement menaçant.

Maintenant que de toute part la singularité humaine est contestée, que la terreur est sourde et que le dédoublement digitale du monde s'achève en renversant et en troublant toujours plus quid du réel et quid de la fiction, une nouvelle opération technologique est en cours qui accomplit l'oeuvre désœuvrante d'achever la séparation en

multipliant les connections. L'innovation n'est pas nouvelle et s'inscrit dans une brève et funeste histoire de l'anthropométrie policière. L'identification biométriques est inaugurée au XIX^{ème} siècle par l'invention des techniques de relevé des empreintes digitales et du bertillonage, il consistait en une fiche composée de photographies du sujet, d'une description détaillée de ses caractéristiques physiques et de mesure précises de différentes parties de son corps. Les différentes démarches anthropométriques ont été concomitantes dans les innovations techniques policières des métropoles industrielles des premières enquêtes ethnographiques embarquées avec la colonisation. Cette logique n'a cessée de se déployer, au travers de l'adn plus récemment, et actuellement par l'interconnexion des dispositifs de vidéosurveillance et le traitement des données par algorithme : l'intelligence artificielle qui vient.

39 Soit, par la mise en place généralisée de la reconnaissance faciale, le visage réel servira l'État d'exception. Il est toujours de bon ton de dissimuler la métaphysique du capital et son fétiche valeur derrière un empirisme robuste et un pragmatisme communicationnel à tout épreuve. La raison cybernétique est toute prête à démontrer ses effets pratiques, son efficacité, ses succès. C'est tellement pratique qu'on en oublierait de se demander si c'est utile. De là à considérer que le visage est tout aussi accessible pour le développement de la marchandise que le corps est corvéable, il n'y a qu'un pas que la technologie de l'image permet aujourd'hui de franchir en toute sécurité. La réification atteint un nouveau stade de son développement nouant toujours plus le réel aux images.

Les thèses d'Emmanuel Lévinas sur le visage, le face à face premier de l'expérience éthique qui précéderait le politique ont connu un grand succès et durablement imposé leur interprétation sur l'expérience du visage. Nulle part il peut être question de visage sans qu'il ne soit fait référence à « Totalité et infini, essai sur l'extériorité » ou « Autrement qu'être, au-delà de l'essence ». Le visage dans sa pensée n'est pas ce que je vois avec mes yeux mais ce que j'entend. C'est avant tout l'expérience d'une parole, qui dit d'abord la faiblesse de ce visage, sa possibilité de mourrir et en même temps ordonne et dit dans sa hauteur, tu ne tueras pas, tu feras tout pour que tu vives. De façon paradoxale le masque pandémique dit exactement cela, je

suis fragile, je peux attraper le virus invisible et mourir ; et en même temps, toi aussi tu peux me protéger et faire tout pour que je vive. L'éthique au fondement du philosophique et du politique, expérience première qui se donne dans le Le face à face, le vis à vis. Expérience principielle de l'autre en tant qu'autrui, Lévinas désigne le visage comme totalité, ne se réduisant pas à la somme de ses traits et il en fait le vecteur d'une responsabilité infinie. On ne rencontre pas un composé de bouche, de nez et d'yeux, mais un regard, un autre qui nous regarde. Cet excès donne à lire l'illisibilité fondamentale de l'autre, de sa singularité. Et c'est de cette expérience que naîtrait notre responsabilité à l'égard d'autrui : c'est dans le face à face qu'émergerait une nécessité éthique à prendre soin de l'infini qui nous sépare en même temps qu'il nous relie. L'expérience du visage transcende la singularité et fait advenir la responsabilité, et cette responsabilité, c'est la transcendance même. Cette relation de face à face, d'autrui à moi, la sphère du même dans son altérité radicale, représente une sorte de passage au social qui n'est même pas un passage, ni une institution, ni principe mais qui nous est présenté comme un fait. (« toute relation sociale comme une dérivée remonte à la présentation de l'autre au même »). Relation dont on remarque l'asymétrie, car autrui c'est la hauteur qui me domine. Voici le principe même de l'égalité pour Lévinas, ce qui est paradoxal. Comment l'égalité procède-t-elle dans cette asymétrie ? Car la réciprocité de l'expérience d'asymétrie ne produit pas pour autant une symétrie à un degrés supérieure. A moins de postuler une symétrie de l'asymétrie, une égalité de la condition inégale, et une régression à l'infini qui dilue tout postulat d'égalité effective. Comment passe-t-on du face à face au social, de la fraternité à la communauté ? Quel politique décline de ce préalable éthique, quelle justice ? Il y a quelque chose qui demeure non résolu dans ces développements : c'est le problème du tiers, de l'autre de l'autre (en ce qui concerne le tiers humain et à fortiori pour le tiers non humain). Le social qui découle de ce face à face initial repose sur une pure pétition de principe reconduisant par ailleurs l'exception humaine, l'anthropocentrisme et la séparation comme fondement. L'éthique constituant l'a-priori de toute philosophie ou l'ordre de l'éthique constituant la philosophie première. c'est en tout cas là que se donne le social, non pas au-delà de l'éthique mais dans l'éthique. L'expérience du visage, de la responsabilité, de l'autre en tant qu'autre faisant le

sien propre. Tout le crédo lévinassien brochant sur le visage de l'autre la rencontre d'autrui et nouant cette expérience à une responsabilité infinie institue un théorème ambitieux qui n'épuise pas pour autant la question du politique. Comment se fait le passage de l'éthique du face à face à la justice du social ? Lévinas en fondant l'éthique sur le face à face est conduit à introduire le tiers dans l'autre pour ne pas l'exclure arbitrairement mais cela soulève des apories sur sa conception du politique, de la loi et de la justice. L'expérience du visage du tiers se réduit à celui de l'autre qui est censé le contenir. Autre, autre de l'autre et autrui sont assimilés et solubles dans la solution éthique de Lévinas. Cette hypothèse sert trop souvent de surplus d'âme aux désespérances de la postmodernité, et en contribuant à l'édification libérale du sujet participe à l'incurie du social et de sa violence. Chant philosophique qui se focalisant sur la relation du deux exclut ce qui pose proprement problème en terme politique, à savoir le rapport au tiers, au groupe, à la société à la communauté. Comment se fait le passage du deux, de l'interlocution à la communauté ? Le je et le tu soit mais qu'en est il du nous ? Qu'en est il de la justice face à une domination sans visage ? A cette conception du visage Deleuze préférerait dans 1000 plateaux opposer l'hétérogénéité de diverses visagésités, c'est-à-dire de manières de faire visage : par l'emploi de masques, de peintures, de tatouages ; par l'intermédiaire aussi, de mimiques faciales, de manières de porter le regard. Plus proche d'un William James pour qui la croyance s'évaluait à ses effets non à ses causes, et qui favorisait tout ce qui pouvait accroître la vie, Deleuze ne concevait pas ainsi la dialectique de l'autre et du même, différence et répétitions impliquent une autre expérience du symbolique, du social et du politique. Les interactions sociales ont des fondements protéiformes en constant devenirs non assignés à une éthique immuable et asymétrique de la responsabilité absolue du rapport de face à face. Fonder le politique et la justice sur un domaine pure de l'éthique du rapport du deux, même en incluant le tiers dans l'autre, implique des hypothèses théologiques qui entérinent l'inégalité sous couvert de la conjurer.

Quel rôle joue l'expérience du visage, cette charge de responsabilité reçue dans la rencontre d'autrui par l'intermédiaire de son visage, de sa singularité, dans l'expérience de la communauté ? Face à ces questions spéculatives, la société de la marchandise avance sa réponse cybernétique, l'expérience du visage sera réduite avant tout

à la reconnaissance faciale. L'Etat reconnaitra chacun à son visage réduit à n'être qu'une empreinte numérique. Le visage devient la trace indélébile de la singularité et par extension support inviolable de l'identité. Concrétion idéale pour en faire le prochain support de la monnaie. L'argent sans valeur frappé directement sur la face de tout un chacun. Plus besoin d'entreprendre un puçage généralisé de la population par des techniques trop intrusives pour le bon sens libéral, la technologie bio-anthropométrique est mûre pour se déployer de manière invisible, imperceptible. De la peau, un nez des yeux, que l'on porte des lunettes ou pas, un chapeau ou pas, un masque ou pas, l'oeil de la caméra saura authentifier et assigner votre identité, en un mot vous reconnaître. Le visage sage comme une image, qu'il reste en place ou qu'il bouge, peu importe tant que l'existant ne s'altère pas. Même un masque ne protégera plus du regard inquisiteur. Reconnaître signifie ici que l'identité renaît sous ce nouveau régime. Réduire l'irréductible, verrouiller l'enclosure, vivre en garde à vue, c'est en somme la condition de détenu qui nous est imposé. Là où il n'est plus possible de transgresser la loi, il n'y a plus aucune liberté possible. Ce meilleur des mondes ne verra alors plus d'obstacle à se débarrasser des prisons et n'hésitera pas à faire passer ce geste économe de mansuétude pour une avancée émancipatrice puisque le monde lui-même sera devenu une vaste prison. Alors ce sera certes la paix, mais la paix des cachots, la paix des cimetières.

42



2) Visage de l'image - image du visage

Le réel se dérobe, le visage est soumis à son impossible représentation, capté par le faisceau optique, arraisonné. On dit perdre la face mais c'est le visage que l'on va perdre. C'est à dire la capacité à jouer le jeu du différent. La multiplicité des possibilités d'être ou de ne pas être, de n'être plus ou de n'être pas encore, s'estompe. Le sommeil de la raison produit des monstres et le cauchemar qui hante la modernité est tenace, il nous force à garder les yeux ouverts : voir et reconnaître.

Un voir avili réduit et orienté pour suffire à la reconnaissance. Ce qui n'est pas reconnu devient réciproquement invisible, ce qui de loin en loin dissolvant l'ouverture potentielle du regard mène à l'inexistant. Le monstre à plusieurs têtes et un seul visage, le monstre a plusieurs visages, le monstre est sans visage. Fragmenté, morcelé, brisé, le visage est un ensemble, une totalité close mais ouverte, une totalité ouverte mais close, qui ne se réduit pas on l'a dit à la composition de ses morceaux. Capturé, étalé et forclos dans la dynamique digitale de ses propres masques, l'identité en puzzle appelle son réassortiment technologique : la reconnaissance faciale. Une domination qui masque sa violence sous le nom de sécurité derrière un voile imperceptible de technologie de surveillance. Une domination qui se masque derrière la figure transhumaniste des formes de vie happy few de la silicon valley. C'est le rêve éveillé de la marchandise devenue humaine par effraction du visage et plus qu'humaine par sa réduction infinie au chiffre.

Les textes bibliques ont été des opérations anti-mythologiques, anti-cosmologique, plaçant l'homme au centre de la création. On sait que la Torah dans les dix commandements interdit de se faire une image pour soi, pour son contentement, pour sa satisfaction. Cet interdit vise à conjurer tout ce qui va interrompre une quête d'autre chose, en particulier de la quête de ce qui reste invisible, même dans une image qui pourrait être très belle. L'interdit porte sur cette complétude de l'image, sur le sentiment qu'on saisit la réalité ultime grâce à cette image. C'est cela l'idolâtrie que construit et condamne le judaïsme, c'est le fait de vénérer une réalité comme si elle était elle même une réalité absolue, faire de quelque chose de relatif une réalité absolue. Cela peut être une image de ce qui est visible mais cela peut être aussi une image mentale. Lorsque que l'on se fait de dieu une idée et que l'on prétend que dieu est cette idée. Ce qui est décisif dans l'interdit de la représentation est qu'il est signé du dieu qui fait sortir d'Egypte, c'est à dire du dieu qui libère. Catherine Chalié rapproche cette signature de ce qui est interdit. Ce qui nous est interdit est une image qui satisfait tellement qu'elle dissimulerait notre liberté. Elle nous cache le chemin en faisant croire que l'on est arrivé. Dans l'hébreu, il existe plusieurs termes pour parler d'image, il y a Temouna, l'image idolâtre, et Tselem, dans l'expression de l'homme créé à l'image de dieu (tselem elohim). Cette dernière, Tselem, chacun la porte en soi et il faut la faire croire et la multiplier. Donc il n'y a pas d'interdit sur cette image,

au contraire. Il existe beaucoup d'interprétations de Tselem, Chalier rapporte celle d'un rabbin hassidique qui comprend Tselem comme porter en soi l'ombre de dieu (Tsel signifiant ombre en hébreu), qui nous unifie intérieurement. Mais ce tselem, on ne peut le percevoir chez l'autre en le regardant, c'est l'image d'une réalité invisible. C'est pourquoi cette image est insaisissable pour toute représentation. Par ailleurs l'interdit des images (Temouna) concerne en particulier les images en trois dimensions qui accentue l'illusion de faire le tour des choses, les représentations sculpturales sont ici visées et à travers elles toutes les traditions qui les déploient. Exception dans la tradition juive les deux sculptures de chérubins, figurines à tête d'homme qui ornent l'arche d'alliance au cœur du temple. Lévinas interprétait leur présence comme un rappel à ne pas idolâtrer les interdits. Exception à la règle de l'interdit pour que l'interdit lui-même ne devienne pas absolu. Images de chérubins que par ailleurs personne ne voit jamais puisque personne n'est autorisé à pénétrer dans ce saint des saints.

On disait autrefois faire visage comme on dit faire face aujourd'hui. Mais c'est notre face qui bientôt sera faite, ou plus précisément notre visage qui sera défait. Louis Marin demandait dans le double portrait du Roi : qu'est ce qu'un roi sinon le portrait du roi ? Le visage du roi s'absente du tableau et le roi s'y manifeste. A tel point que lorsque le roi est effectivement là en personne et non en image, assis sur le trône, il ne peut que s'efforcer de ressembler le plus fidèlement possible à son portrait : impassible, immobile et mutique. La double nature du visage est prise dans la tension de l'être et du paraître, de la présence et de l'absence, de la face et du masque. Dissimuler son visage est une solution possible mais extrême car explicite, révélatrice de la logique implicite de toute figuration du souverain : exhiber tout en cachant et montrer sans révéler. L'image présente l'absence et dans l'image royale c'est encore une manière d'absence qui se rend par là efficace. Pouvoir mortifère de l'image au sens ou l'image de la mort représente un pouvoir absolu non seulement au sens du pouvoir tuer mais au sens du pouvoir que confère la mort sur la vie ; un certain rapport à la mort. Marin relie ses développements sur le double portrait au récit théologico-politique du double corps du roi. Lorsque c'est le portrait du Roi qui gouverne, c'est encore une absence qui gouverne. L'image permet de gouverner en transgressant les limites du

corps, son impossibilité à être partout à la fois. L'image reproductible produit l'ubiquité du pouvoir, comme présence omnipotente. Un certain schéma se dessine présentant d'un côté l'être/la présence/la vie et de l'autre l'image/l'absence/la mort. Les images visages conservent en occident latin un tribut à l'antique notion juridique d'imago qui déployait quatre aspects : un aspect funéraire, un aspect généalogique (donner consistance civile à un objet mythique), un aspect judiciaire (caractère d'empreinte, le moulage présidait généralement à leur confection), et un aspect rituel (exposition comme mise en scène de la distance et de la proximité, de la visibilité et de l'invisibilité). La stratégie de présentation, plus que de représentation au sens trivial du terme, travaille à faire des images visages un support véhiculant une aura religieuse et donc à les nouer étroitement au pouvoir symbolique. Symbole du pouvoir, et pouvoir des symboles perpétuent ce nouage théologico-politique. A ce sujet nous recommandons vivement le petit livre de Delecroix, *Apocalypse du politique*. Ce quadruple destin de l'imago romaine rencontre dans l'ère chrétienne quelque chose qui va se fixer de plus en plus comme un mythe de l'image, comprise en tant qu'icône et relique tout à la fois. Héritage qui conduira son cheminement substantiel à travers la sécularisation. L'image moderne est investie de ces deux qualités de la présence et de la représentation d'un visage. En témoigne de manière paradigmatique le « Mandylion » byzantin ou sa version latine plus tardive dite « la véronique ». L'aura du saint suaire est l'indice d'un visage disparaissant qui présente l'absence du visage divin. Le visage apparaît comme hantise plutôt que comme visibilité reconnaissable, identifiable et la hantise est souvent un symptôme visuel, quelque chose qui apparaît ou disparaît toujours à l'instar des fantômes ou des spectres. Spectrale est une qualité de lumière qui jamais ne se fixe, toujours se transforme et pour cela même acquiert une persistance structurale. Dans ce que nous voyons, ce qui nous regarde, Didi considère que les visages ne nous reviennent et ne nous hantent que parce qu'ils nous laissent suspendus entre leur ressemblance et leur dissemblance, c'est à dire leur vocation et leur puissance de dissembler dans le moment même où ils se présentent à nous.

Tout visage serait donc au moins double et maintiendrait en tension le devenir entre identité et altérité. Le visage n'est jamais égale et pourtant le même. et réciproquement. La représentation devait

concourir à fixer ce dynamisme instable. Les images du visage ont permis au christianisme initial de se démarquer du judaïsme hostile à la représentation du visage. La faute du veau d'or, archétype de toute idole, est la faute de la représentation reprise dans la cosmogonie juive. Celle de vouloir saisir le divin, de fabriquer un divin pour soi, un divin qui soit à sa mesure. Catherine Chalié rappelle que Moïse est celui qui n'a pas participé au veau d'or. Il a rencontré Dieu face à face, ce qui n'implique pas qu'il l'ait vu mais qu'il aurait saisi la lumière, qui en est habitée intérieurement. Cette lumière revêt la singularité de son visage comme elle revêt la singularité du visage de chacun d'entre nous, mais elle n'est pas saisissable par les autres. Chacun pour soi devait apprendre à faire le chemin vers cette lumière. Être capable de recevoir cette lumière en soi, cette parole qui nous excède. Rejet des idoles dont les icônes ont parties liées et dont elles doivent se démarquer. L'icône dont l'auteur était forcément divin en sus de la main du peintre conserve symboliquement cette dimension d'ouverture infinie. Leur substance dépasse la potentialité clôture qui serait liée à l'acte humain seul. En ce sens, elle sont plus que représentation, elles sont présentations dans son absence du geste divin. Certaines icônes ont dans la légende la capacité de se déplacer par leur propre moyen, de disparaître d'un lieu pour réapparaître dans un autre. L'icône est déjà une image mouvement. Représenter le visage, le visage de l'infini du Dieu unique en l'occurrence, conférait sa démesure à l'image qui surpassait et l'objet et sa figuration. Elle rend présent au sens de manifestation de l'invisible et au sens de présence réelle du manifeste. L'icône a transposé son aura à toute image, à toute représentation. Dans un cadre symbolique distinct de nos référents contemporains, ce n'est plus le peintre qui produit l'œuvre mais la représentation qui s'auto-produit, ce n'est plus le vivant qui fait l'artefact mais l'artefact qui donne la vie. Le souffle passe par elle aussi bien que dans l'homme. L'image est vivante, elle est sur-vivante, relevant d'une vie supérieure. Sacrée elle instancie en visible la puissance invisible. L'interdit qui frappe les caricatures du prophète, comme la destruction des signes du pouvoir ou encore la réprobation des pantins à l'image du président placée sur une potence ou une guillotine, soulèvent encore ce sort puissant lié à l'image. La sacralité de l'invisible et du visible, détermine ce qui relève de la transgression absolue, à savoir rendre visible l'invisible ou l'indicible. Par la suite Le portrait a longtemps été le moyen privilégié de fixer le

visage des puissants et gens de pouvoir, de leur conférer une part de cette puissance des icônes, ouvrant par là cet espace de l'image en le liant à nos existences par une présence dans la vie quotidienne. espace de l'image ou se prolonge et se virtualise leur pouvoir. Il s'agissait sans doute également de suspendre le cours fatal du temps pour inscrire à l'intention des vivants mais surtout au-delà de leur propre mort la représentation de ce qui fait et doit continuer à faire identité. Perpétuer la figure est le devoir de l'héritage qui pèse sur la descendance pour maintenir la possibilité d'un prolongement du devenir d'un nom propre, d'une propriété, d'un capital. La représentation des puissants a toujours mis au travail symboliquement cette fixité de l'identité dans le devenir et du devenir dans l'identité. L'autoportrait a pu prolonger le geste en retournant le regard et le décliner vers son versant négatif, l'instabilité, l'abstraction, le néant déchainé et promis. Par la suite renversant le renversement, la pratique généralisée des selfies a été une ré-appropriation mimétique du geste concomitante au déploiement des réseaux sociaux. Mais là, il n'y a que peu à transmettre et le temps à conjurer n'est même plus celui d'une génération mais l'insignifiance d'une occurrence de la mode singularisé dans un être pris dans une temporalité dont l'horizon peine à déborder les cinq minutes qui vont suivre. Tension contradictoire d'une quête de distinction qui aboutit à la normalisation des différences : la mode a toujours été le signe de cette réduction à l'identique : Etre absolument soi en étant le même que l'autre. Quête éperdue d'un soi insaisissable autant que jeu de distance et de métamorphoses. La polyphonie jouent encore et la tension inhérente au visage se décline sur ces nouveaux espaces digitaux : visage soi et visage autre ; visage masqué et face profilée.

Maintenant qu'une des multinationales les plus prospères de ce début de siècle a mondialisé son application du livre des faces ou des visages et qu'elle est devenue un temps l'intermédiation nécessaire des rapports sociaux avant que le modèle ne se duplique et essaime en une pléthore de logiciels idoines, la normalisation va bon train et la tension tend à être résorbé sous le joug de la mécanique sociale : le visage n'est pas en premier lieu celui de l'autre mais la marque du soi. Il n'est d'ailleurs même plus visage, figure de face, ni même face au sens anglo-saxon mais profil. C'est le profil que l'on doit présenter. On ne nous invite pas à présenter son visage à l'autre, ni à se masquer,

à s'inventer un nouveau visage, mais à présenter son bon profil : une sorte de composite éclaté de signes sociaux. L'algorithme fait le reste. Ce profilage général et joyeux qui a connu un engouement colossal correspond à un auto fichier d'une ampleur jamais atteinte dans les rêves les plus démesurées du marketing des années 1980, il a créé un appel d'air pour création de valeur et de nouvelles formes fétiches de rapports sociaux à l'heure de la troisième révolution industrielle. Se dissimuler n'est admis que dans les marges du jeu social qui requiert la mise en pleine visibilité de chacun. Le visage n'est plus marqué, il devient lui même la marque absolue. Marque maudite qui authentifie, identifie et assigne. Cette réduction sidérante du visage au profil sans latence, sans distance, produit une conformation inédite et accélérée des identités et confine chacun dans un usage au premier degré de l'ipséité, de l'identité de soi à soi, et par conséquent à tous de San Francisco à Istanbul. Plus cette ipséité crie sa singularité plus elle se conforme à une identité réduite au masque de caractère imposé. Le visage profilé de la bonne figure sociale devient l'impératif catégorique auquel l'on doit croire et se conformer. La loi morale et digitale qu'on ne peut pas fuir car infusant dans l'ensemble des rapports sociaux. Force est de reconnaître sa vocation naturellement totalitaire. L'aliénation heureuse invite dans une autonomie tronquée à prendre son rôle au sérieux et le jouer. Et cette invitation est une injonction : un devoir moral.

Le visage dès aujourd'hui devient via la reconnaissance faciale et la pernicieuse IA le nouveau support de la monnaie. Le chiffre dématérialisé du capital trouve là le champ ouvert à son inscription : le chemin enchanté et biométrique de sa réincorporation, de sa réincarnation. Désormais dé-matérialisé, l'argent cherche un accès au monde, il requiert un corps pour se manifester. L'équivalent générale du travail mort vivant, l'hypostase sociale qui incarne le plus la séparation de tout et de tous dans son abstraction vide, recourt ultimement au visage pour s'échanger. Après le métal, le papier, la puce électronique, le visage devient la nouvelle application. le corps en ce qu'il a d'ouvert est refermé sur lui même. Ce qui fait corps, ce qui fait reconnaissance dans le corps, le visage est en passe de devenir la figure instanciée du marché, l'abstraction vide incarnée. Depuis que des sociétés frappent monnaie, la face ou le profil du puissant servaient de figuration en sus de la préciosité du métal à garantir l'authenticité

de la valeur. Il est tout naturel dans le sens du progrès que ce motif devienne la figure réelle de tout un chacun. Cette abstraction vide de la valeur trouve ironiquement dans le visage son lieu de concrétion. La pièce de monnaie avaient encore deux faces, le visage monétisé n'aura plus que sa triste figure pour grimacer ou pour pleurer. Captés par le panoptique de caméra, par un ensemble de dispositifs mis en réseau, traités en temps réel par des logiciels d'analyse d'images, mesdames et messieurs souriez, Léviathan vous regarde. C'est la computer vision du devenir policé de la question sociale. L'abstraction vide de la monnaie est en passe de transférer son ethos au corps : abstraire et vider le visage.

Certains, malins, déploient déjà des techniques de dissimulation, de brouillage et de détournement pour se soustraire à la reconnaissance faciale. En Russie, un système de leds à haute fréquence invisible à l'oeil nu, dissimulés en collier ou sous la visière d'une casquette, fait tâche de lumière à l'endroit du visage et l'invisibilise à la vidéosurveillance. Aux Etats unis, des maquillages sophistiqués géométriques et bigarrés, ou encore des bijoux spécifiques, bien visibles à l'oeil nu, rendent inopérant les logiciels de reconnaissance. Certains plus incisifs détruisent les caméras. Autant de saines dispositions qui ont le mérite d'attirer l'attention mais les dispositifs policiers ne reposent pas sur quelques caméras plus ou moins accessibles. Le croisement des données constituent le socle de ce nouage autoritaire, il tisse une trame toujours plus serrée sur le réel, De plus en plus difficile de faire le moindre geste sans faire vibrer la toile. Le réel devient un piège.



3/PROSOPON/PERSONA/MASQUE : petite dialectique masquée

Persona, du verbe latin personare (per-sonare : parler à travers) est une personne fictive stéréotypée. Le mot latin (qui est féminin) était utilisé en son origine pour désigner le masque que portaient les acteurs de théâtre romains. Plus ironiquement, Dans les champs de la conception centrée sur l'utilisateur (CCU) ou du marketing, une

persona est une personne fictive dotée d'attributs et de caractéristiques sociales et psychologiques qui représente un groupe cible. Plus ironiquement encore, Persona est nom d'une famille de satellites de reconnaissance militaire optiques russes.

Dans un article paru en 2009 «Identité sans Personne», Nudités, Giorgio Agamben décrit l'évolution historique de la notion d'identité. Ainsi, il rappelle la relation intime existant entre le masque de cire de l'ancêtre de la famille patricienne de la Rome antique, la persona, et la constitution de l'identité sociale du sujet. Ce dernier est donc reconnu par ses pairs pour son appartenance à une famille. La personne est ainsi reconnue de l'extérieur, par la manière dont on la reconnaît. C'est en s'appuyant sur la description de l'acteur chez Épictète qu'Agamben continue son analyse. Il développe l'idée qu'il existe une possibilité de jeu entre le comédien et le rôle, autant qu'entre le sujet et sa persona : « Le choix du rôle ne dépend pas de toi, dis Épictète, mais bien jouer la personne qui t'a été assignée, cela dépend de toi ». Pour l'auteur de la joyeuse revue nantaise Parades dont ces réflexions sur le propos d'Agamben sont tirées : c'est dans cet interstice que peut se développer une éthique. C'est en tout cas ce qu'il exprime ensuite : « La personne morale se constitue donc à travers une adhésion et en même temps un écart par rapport à son masque social : elle l'accepte sans la moindre réserve, et en même temps, elle prend des distances, presque imperceptibles, par rapport à lui. » Or, ce que tend à nous montrer Agamben c'est que cette définition sociale de l'identité est progressivement remise en cause en Occident depuis le XIXe siècle avec l'apparition des méthodes d'identifications biométriques.

Nous voudrions préciser ici que la visée théorique de produire un travail éthique n'est pas ni pour nous rassurer ni pour nous réjouir. Que ce soit dans la veine lévinassienne, deleuzienne ou agambienne, ni le travail ni l'éthique ne paraissent désirables et aptes à produire un réveil. Outre les joies pernicieuses des articulations et des circonvolutions de mots, les images de pensée ne peuvent au mieux qu'altérer les prochaines images, ce qui serait déjà pas mal. Infléchir leur cours est nécessaire mais ne relèvent ni du travail ni de l'éthique. Ce « travail éthique » ressemble trop à une austère théologie qui dissimule mal une morgue dogmatique. S'il faut rester à tout prix dans le langage religieux, préférons nous peut être le terme mystique et incantatoire de foi. La praxis doit s'émanciper de ce vocabulaire théologico-politique

de la valeur. A cela nous préférons encore la joie sauvage de mettre feu aux images dans une fête des sens. Mettre feu désigne également l'oeuvre alchimique, le feu fend les essences et transmue les substances.

La persona qui n'est personne, la face sans nom (propre), sans attribut (singulier) est un organe prophétique. Masque de tous par assimilation annihilatrice des différences singulières par simulation mimétique de la communauté. Une image à Port Royal, centre du jansénisme du 17ème siècle, constitue le paradigme de ce paradoxe d'un visage universel : le crâne funèbre memento mori. Visage de personne parce qu'il est celui de tous, celui que la mort de tout un chacun réalise. Le vrai visage que le visage de tout un chacun dissimule. Sous la chaire et la peau, sous la surface visagière ou viennent se peindre les émotions et les passions d'une existence temporelle singulière qui acquiert dans la mort l'éloquence muette et évidente de l'ultime vérité universelle de la vie. Ailleurs et autrement, les hommes masqués des Nandis du Tanganyika nous offrent le paradoxe de cacher leurs visages sous des masques qui représentent ce que cachent leurs visages, c'est à dire des crânes. Pascal, en théoricien du visage énonçait les règles du non envisagement comme art de persuader et maxime de sagesse : ne pas se présenter en face, ne pas se faire envisager. Pascal porte ce point à l'extrême au point de rendre le discours efficace de la vérité presque impossible. La règle d'évitement du vis à vis devient hyperbolique interdisant dans le langage tout ce qui est l'équivalent d'un visage, tout ce qui est dans le langage portraiture du visage. Pascal disait ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes, dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse inconnue à ceux qui n'entendent pas sa voix. Peut être la vérité n'apparaît avec jamais plus d'évidence qu'en se retirant comme le deus absconditus dans un sujet singulier absolu, absolument différent et sans doute par là à tous semblable. Tactique de la vérité que pascal entend comme retrait de tout nom propre, de tout pronom je ou moi. Une tactique qui consisterait à absenter tout portrait de son visage, toute image de la face. Et pour ce faire, elle consisterait à tracer des traits du portrait, les linéaments de l'image, et à les masquer sans cesse en les chargeant par là du secret de leur absolu singularité. A ce masque tient le secret du visage : faire du portrait un visage unique. Ce masque qui serait un visage universel reflète la montée à la surface de l'impersonnalité du masque.

4) Visage d'une domination sans visage

La reconnaissance opère en dévisageant. Le Littré définit dévisager par faire l'effort pour reconnaître les traits de quelqu'un, et par extension déchirer le visage d'autrui avec les ongles et les griffes. Dévisager est un acte de connaissance et de reconnaissance, un acte agressif de pouvoir, de néantisation de l'identité dynamique d'autrui. Cet effort pour extraire le visage d'autrui « une bonne figure » (reconnaissable ; signifiante) détruit donc son visage en tant que singularité, en tant qu'altérité irréductible, même à soi même. Plus précisément, non pas détruire mais conjurer en effaçant l'altérité, ou encore la rendre invisible pour la conjurer. L'opération symbolique de dévisager l'autre pour lui imposer ou lui opposer un faciès a connu des effets hyperboliques dans les entreprises génocidaires dont l'opération revenait à faire dissembler les visages des hommes, à les faire dissembler jusqu'à l'informe.

Dans le livre de Port royal, intitulé La Logique ou l'art de penser et publié en 1662, analysé par Louis Marin, chaque moi est l'ennemi de tous les autres. Telle est la condition ontologique du vis à vis, celle d'un irréductible affrontement, d'une guerre de chacun contre chacun suspendue dans le face à face. Cette logique hobbesienne a décliné la même figure du souverain dans le fantasme d'un unique portrait tourné vers tous les autres pour gouverner. La fameuse couverture du Léviathan publié en avril 1651, dessinée selon les plans de Hobbes représente le corps et le visage du souverain de face, sur-dimensionné dominant le monde, *urbi et orbi*. En son sein, constituant son corps, tous les sujets sont de dos et l'on devine que leurs regards convergent vers le souverain. Le spectateur de l'image est dans la position même des sujets face au souverain qui capte tous les regards. Commune soumission qu'opère l'image sur ceux qu'elle figure comme sujets et sur celui qui la scrute visant à confondre les conditions : incorporer au corps du souverain par la médiation de l'image. Ce regard implacable du souverain, le face à face avec son visage dans l'image, reconduit le pouvoir nemesique du regard de la méduse. Geste antique de la Gorgone, l'effet pétrifiant de son regard agit par stupéfaction en figeant quiconque la scrute dans un étonnement sidéré et une fascination fatale devant la puissance de sa face. Cette figuration dévoile encore aujourd'hui les coordonnées

cardinales de l'art de gouverner. La souveraineté opère la mise en scène des corps par la maîtrise du visible et la polarisation des regards.

Une société qui promeut la visibilité panoptique des visage sous la forme du portrait, de l'identité fétiche, au point de faire de la biométrie la configuration la plus efficace à son devenir fait littéralement les masques et pourtant elle est capable de les promouvoir si la situation sanitaire l'exige et tant que ça rapporte matériellement ou symboliquement. Les masque sanitaires ne sont qu'épiphénomènes qui ne gênent en rien les nouvelles technologies de reconnaissance faciale. Alors qu'hier encore le port du masque dans l'espace public relevait de l'infraction. La dernière loi anti casseur a été promulgué en 2019 en France, et débouche sur la création d'un délit de dissimulation du visage « au sein ou aux abords immédiats d'une manifestation » puni d'un an de prison et 15 000 € d'amende. Nombreux sont les observateurs à avoir commenté ce fait et ce n'est point qu'une cruelle ironie que la pandémie actuelle, après quelques bégaiement des fondés de pouvoir est introduit une nouvelle loi obligeant le port du masque à tous en tous lieux. Dans son plus simple appareil, demi masque de tissu blanc ou noire. Le fait de ne pas le porter constitue en toute cohérence une infraction. Au delà de son efficacité polémique, son but est de rendre visible l'invisible virus. Il matérialise la situation de contagiosité et devient le signifiant maître de la distanciation sociale. Syntagme corrélatif à la doctrine gouvernementale dans son fameux jargon design de crise. Jargon dont la stratégie à fléchettes fait un usage immodéré des triplettes signifiantes : tester, confiner, vacciner. Il est rapidement devenu obligatoire en intérieur comme en extérieur comme bientôt des attestations vaccinales pour entrer dans certains lieux ou se déplacer. Méandre de l'hypocrisie communicationnelle : s'il paraissait «inenvissable» aux gouvernements d'imposer la vaccination il sera «nécessaire et légitime» de clôturer l'espace des non-vaccinés, et la petite application tousanticovid servira demain à authentifier la validité des tests et des vaccins. Distanciation sociale, comme si le social ne signifiait pas déjà toute la distance par laquelle chacun se prémunit de l'autre dans un «lien» qui relève sa nature coercitive. Comme si relation sociale n'impliquait pas la division du travail, l'intelligence des distances, un ethos du radar. Comme si la distanciation du pauvre Brecht pouvait avoir jamais visé cette capture. Enfin pas assez sans doute pour prévenir les miasmes, la contagiosité, la peste.



qu'elle dévoile à sa manière néanmoins est l'irréductible présence des corps pas entièrement digitable. Malgré le mythe, ni les marchandises ni les images ne se déplacent encore seules et le télétravail repose encore sur des corps qui transbahutent des marchandises. Au cours des confinements successifs, le jeu du nécessaire et du superflu à donner lieu à un dévoilement des rapports de classe. Petite mise à nu qui ne gêne aucune obscénité politicienne. On applaudit puis on va se coucher. La question de l'utilité ou de l'inutilité est quand à elle demeurée hors sujet.

Klempner avait analysé la langue du troisième Reich dans son livre *Lingua Tertii Imperii*, en 1947, à travers le décryptage de la novlangue nazie : son vocabulaire, sa syntaxe, et sa grammaire. Il soulignait dans ses carnets toutes les possibilités d'asservir une langue, et donc la pensée elle-même, à l'œuvre de manipulation des masses. Hazan, avait repris son geste en 2006 dans *Lingua Quintae Republicae* : la propagande du quotidien, raillant les euphémismes, les métonymies et les retournements syntaxiques du jargon des communicants. Entre les deux la théorie de la jeune fille avait donné à lire la langue réifiée de l'aliénation contemporaine en des couches plus profondes. Qu'en est-il aujourd'hui ? La propagande n'envahit pas moins la langue sous toutes ses modalités passées, mais les moyens ont été sophistiqués, ce qui n'est pas sans conséquences sur l'évolution du langage lui-même et les arcanes de la domination. La critique de la propagande ne peut plus opposer une dénonciation du spectacle, elle est devenue spectacle elle-même. Loin de toute fétichisation d'une langue qui se rêverait immédiate, à l'image d'un accès direct au monde, en réaction à toute médiation imposée, il ne s'agit pas de concevoir à nouveau frais un nouveau fétiche critique qu'il soit situation ouverte ou pure réaction dans un mythe des origines. Il n'y a pas eu et il n'y aura pas d'accès direct au monde, soit il celui qui s'expérimente dans l'émeute. Encore moins à une époque dont la fantasmagorie a repris les codes de la caverne pour vendre toujours plus d'authenticité. L'imagination est au pouvoir mais elle a été inféodée au capital. La réification du langage ne doit pas conduire au rêve d'une communion au monde sans médiation, mais à un réarmement systématique des ressorts de la langue, à rouvrir sa clôture idéologique, à maintenir le champ sémantique ouvert. Viser l'autonomie des médiations ne signifie pas le rêve de les abolir. Car ce rêve est déjà mis au travail par l'idéologie

des objets techniques. Quand le romantisme révolutionnaire voit son rêve sensible d'intensité, d'immédiateté et de fusion sublime converti en marchandises de révolte, en ersatz consommable, il rentre dans le rang et remonte son « fil d'actu » d'un geste du pouce nonchalant car il ne veut plus s'en passer. Vivre sans temps mort et jouir sans entrave est devenu le leitmotiv du marché lui-même. Et la marchandise quand à elle se présente dans l'instant, prête à offrir communion, intensité et expérience inouïe. Accompagnant ce processus, la langue de la domination sans visage, elle, tend à réduire sa structure à un signal électrique. Signal imperceptible de métadonnées qui s'insinue dans le vis à vis de l'interlocution et se substitue par ses interfaces au langage des corps, à l'action. Ce signal est un langage sans image, une anti poésie. Données et algorithme en sont le syntagme et la grammaire. Objets historiquement dédiés à la résolution de problèmes arithmétiques, comme la multiplication de deux nombres, les algorithmes ont été formalisés avec l'avènement de la logique mathématique et l'émergence des machines qui permettaient de les mettre en œuvre, à savoir les ordinateurs. L'algorithme est défini comme une suite finie et non ambiguë d'opérations ou d'instructions permettant de résoudre une classe de problèmes. Algorithme, mot totem de la langue actuelle, omniprésent et obscur. Il est devenu le fétiche central de l'idéologie contemporaine du progrès. Il a incorporé le langage courant au même rythme que les smart phones et leurs inénarrables applications. Appliquer, verbe transitif, se substitue encore ici à tout faire qu'il soit faber ou oeuvre. L'appli est le travail de l'algorithme qui rend tout un chacun chômeur de sa propre existence. Il désigne par extension l'ensemble des calculs automatisées opérées à partir de grandes masses de données qu'ont fait émerger la troisième révolution industrielle (les big data). Ils réalisent des classements, sélectionnent des informations et en déduisent des profils, en général de consommation ou surveillé, qui sont ensuite exploités commercialement ou judiciairement. Leurs « applications » se déploient dans les champs les plus divers de la vie quotidienne aux institutions, de l'éducation au travail, de la justice à la santé. Certains, décidément alertes, s'inquiètent du fait que les algorithmes prennent des décisions majeures, servent à classer et catégoriser les personnes et les institutions, influent en profondeur sur le fonctionnement des États « sans le moindre contrôle extérieur avec des effets de bords incontrôlables ». Que l'oppression deviennent un

mode de calcul impersonnel, voilà qui relèverait du scandale. Mais en réalité c'est la vieille logique du capital sous un nouveau visage, la fonction mathématique est simplement en cours d'automatisation. Elle reconduit et systématise son mécanisme de base : la transformation du travail en valeur pour accumuler du capital dans un procès tautologique sans fin. Ce faisant les rapports sociaux s'altèrent de manières singulières à travers ces nouveaux dispositifs. Cela engage non plus plus seulement une capture propagandiste de la langue, mais un anéantissement de sa poésie dans sa réduction au calcul. La réification nous conduisait à l'état de chose, mais une chose c'est encore trop concret, la cybernétique achève le procès d'abstraction et nous sommes de nous convertir en données. C'est au fond le projet de cet idéalisme profond, si le monde n'est pas à l'image que le capital s'en fait, rien ne l'empêche de le produire à son image. L'histoire a déjà eu lieu : produire symboliquement et matériellement de véritables essences. L'image close que l'on est sensé épouser est réduite à n'être que la forme colorée et indifférenciée d'un chiffre.

La langue de cette domination sans visage, ce n'est plus seulement une langue de mots qui imagent, sinon un langage silencieux comme des images qui nous figent dans une paralysie contemplative et qui réciproquement dégradent activement toute présence. Des images qui cachent tout en montrant, en exhibant, en saturant l'espace du visible, en désamorçant le sens dans la multiplicité relative et synthétique de sa présence. Au sans ambiguïté du calcul algorithmique correct correspond l'ambiguïté totale du message. L'important n'est pas tant l'image que le fait de regarder. L'énoncé de Mac Luhan the medium is the message visent la convergence des regards dans des multiplicités indifférenciées. Plus avant, l'important n'est pas tant de regarder que d'être regardé, comme une image. Alors que le dicible sombre dans l'inconsistance, le visible est saturé par les images et produit un effet de sidération : Image d'images, d'une infinité d'images qui de renvoi en renvoi ne touchent plus aucun référent pour s'expérimenter et se dire sinon par encore une image. La fake news est le paradigme de cette illisibilité du sens. L'image qui porte son ombre sur les mots sans l'ombre d'une image de pensée. C'est le langage qui bientôt ne fera plus qu'illustrer l'évidence sensible de l'image et instantanément partageable sur un petit terminal : image plus vraie, plus authentique, meilleure que la précédente. Bien sûr tout le monde ne se retrouve pas

producteur d'images mais contempteurs si. Une image en chasse une autre qu'enchaîne une autre, serait ce la même ? Le marché des images est grandiose, et le marché lui-même est une image ou les images autonomes vont et viennent pour s'échanger entre elles. Ce mirage d'un mouvement autonome est plausible dans l'espace dématérialisé du numérique. Une matérialité subsiste néanmoins derrière l'écran idéologique, cet espace éther de l'instantanéité du chiffre a en réalité un corps gigantesque d'infrastructure et de circuits, hangars, data center, usines d'ordinateurs, mines... ainsi que l'ensemble des réseaux routiers, maritimes et aériens pour les transporter le long des chaînes mondialisées de production et de consommation. Mais ce corps multiple est lui-même voilé par les images.

Ce n'est plus une langue qu'on parle mais un langage qu'on partage. D'ailleurs à qui parle-t-on encore ? A ses amis. Avec qui partage-t-on en masse ? avec ses followers. Suivre est la nouvelle modalité de l'écoute. Le rythme de « l'échange » connaît une accélération sans précédent des cadences, la vitesse s'accroît au rythme du développement des machines, non plus de bonnes vieilles mécaniques à laquelle le corps pouvait encore se briser mais de nouvelles machines numériques, optiques, fibreuses, qui fonctionnent à une vitesse qui disjoncte littéralement l'entendement. Dans cette opération, les opérateurs se renvoient des images les uns aux autres, parcelles de sens qu'on tente de « capter ». Mais ici l'interprétation est un décodage que le locuteur n'effectue que par l'intermédiaire de la machine rendu aussi lisse qu'un écran. L'immédiateté équivaut à la vitesse du débit, elle aussi quantifiable. L'image parvient sur mon terminal et soit ne trouve pas les mots pour se dire soit n'a pas le temps de prendre forme en mots, sa substance n'a pas de poids, pas de corps, elle est en transit. Plutôt qu'ouvrir et relancer l'histoire en nouvelles images de pensée, l'image est silence, l'image fait silence à la pensée. L'image chiffrée devient une boîte noire. Elle invite non pas une réponse ni dialogue ni traduction, mais une nouvelle image instantanée, ce sera une nouvelle vignette, emoji, smiley, emotikon, ou vidéos idoines. Le chiffre de ce langage codé en images est énonciation sélective dans des banques d'images, icônes émotives. Le locuteur est un client dans un supermarché d'images, l'image est un client dans un supermarché de locuteurs neurasthéniques. Si les images du passé ne suffisent plus à combler l'infini de cette avidité structurelle, ce sera les images du futur,

les images d'images répétées ad nauseam. Le tout dans l'instantanéité de l'interlocution ou devrait-on dire plutôt de l'interconnexion.

Face à ce kaléidoscope permanent, le rêve pernicieux de devenir soit même une image se condense. Muet et sage comme une image - La sensation post moderne de dilution du réel dans les images correspond au plongeon dans un monde de simulacre sans espace visible et désirable à l'horizon. Mais s'agit il vraiment d'image ou d'ersatz d'image ? Une image ne serait elle pas l'équivalent d'un visage comme irréductible trace indicière du réel, comme signe vers un au-delà qui ne se laisse pas saisir ? Toutes ces images qui saturent le visible sont elles vraiment des images ? Y aurai il des distinctions à faire entre des images fausses empoisonnées fermée et des images vraies remèdes ouvertes ? L'image semble arborer deux visages à la manière du pharmakon, à la fois remède et poison mêlé. Poison qui permet de soigner en altérant sa forme. Les images dans leur formes, leurs contenus et leur rapports sociaux constituent l'idéologie la plus massive de notre temps. Mais ce flux continu et permanent d'images, ce régime idéologique dans lequel nous sommes enjoint à vivre en nous conformant ne doit pas nous conduire à haïr les images en elle même mais à imaginer d'autres images, à changer leurs visages pour changer les notres.

Sans visage, c'est dans le sens commun, sans empathie, sans humanité, sans amour. Pour ce qui est de la domination sans visage, c'est la domination anonyme, systémique structurelle, vécue comme un fatum qui tend à naturaliser son hégémonie dans sa boulimie de réel. C'est aussi la domination du regard, le corps réduit à l'oeil et la vision capturée, envoutée, qui produit par pénétration du regard dans un autre regard une érotisation profonde des images au delà de ce qu'elles représentent. En tant que «vues», «vu sur», «vues d'un corps sur». L'image est le lieu de passage des corps aux regards, du mouvant à l'immobile : puissance du voir et sex appeal de l'inorganique. L'image dans les deux cas est la modalité fétiche de la médiation. Les images deviennent nécessaires et ainsi voir et être vu selon leur norme s'instituent en obsessions contemporaines. L'addiction à ce que l'on appelle « vues » sur les réseaux est certes une nouvelle pathologie, mais l'articulation est effective dans le jeu social : voir et être vu ; être vu pour être reconnu ; être reconnu pour exister ; exister pour oublier sa condition superflue. Mais voir et être vu comme des images c'est encore se soumettre à un certain régime du voir et implique un désir de

contrôler les regards. Certes les attirer la plupart du temps, mais plus avant les soumettre en se conformant, c'est à dire en se soumettant à des désirs réifiés. La domination sans visage masque son vide en saturant l'espace de visible, de visions et de visuels cherchant en permanence à capter le désir, l'intérêt et l'attention. Le néant qui fonde sa légitimité apparaît comme le nez au milieu de la figure.

L'homme sans horizon baigne dans un éther numérique uniformisé dont la multiplicité est un leurre saturé d'images. Il y avait dans les fêtes foraines il n'y a pas si longtemps ces palais des glaces amplifiés de miroirs. Voilà le monde gardé à vue ou l'on est invité à habiter en permanence. On peut légitimement avoir tendance à haïr ces images, à dénoncer leur fausseté, à chercher un monde solide caché derrière toutes les images, mais ce sera toujours au profit de nouvelles images. Car ce n'est pas l'imagination qui produit la domination mais l'imposition autoritaire d'un certain régime d'images, l'industrie culturelle, d'un certain rythme de gavage, disruptif et temps réel, et l'envahissement de toute expérience par l'image, capture et dédoublement. L'appauvrissement de l'expérience que Benjamin diagnostique dans la catastrophe de la 1^{ère} guerre mondiale et le silence qui y fait suite, est tangent à un appauvrissement de la perception submergée par des flots de sensations, d'informations et de messages. Les individus sont soumis à des chocs incessants qu'ils ne peuvent même plus vraiment discriminer ou distinguer, ils deviennent muets, des « kaléidoscopes avec conscience » pour reprendre une expression du livre des passages. C'est donc un certain rapport aux images, de la connaissance à la reconnaissance, qui doit être brisé, un rapport qui nous relie en nous séparant, un rapport réifiée qui inverse dans sa fantasmagorie opératoire le figuré et le figurant. Un rapport sans relation qui tronque l'expérience de l'image en clôture de l'existant. Pensées de l'image et images de pensée sont voilées par l'idéologie. C'est en quelque sorte prendre la proie pour l'ombre qui fait le coeur de cette aliénation substituant par de fausses catégories les images aux pensées. La domination sans visage nous voit dans le noir et nous noie dans le voir.



5) VISAGE OU MASQUE , je ne sais plus quoi me mettre !

Plus qu'un objet, le masque est la dynamique propre de quiconque, sa petite dialectique négative qui cahote et s'arrête puis repart sans jamais se résoudre, calant toujours à son moment négatif, et de repartir. L'étymologie « masquera » associe le masque aux démons, sorcières, spectres ; il engage la profanation la souillure, la destruction. Jusqu'il n'y a pas si longtemps dans les mondes monothéistes, toute opération de renversement des signifiants prenait le plus souvent la figure du démoniaque, car seul le démon était capable de susciter un tel renversement des valeurs. Seul le démon offre son visage comme lieu défiguratif, déformant ou exrémental. L'enfer est souvent représenté sous le visage de la voracité comme gueule de l'enfer.

Sous sa forme contemporaine, le masque est digital, ce sont principalement les réseaux sociaux qui ont réactualisé le portrait à l'origine du terme faciès, l'autoportrait qui cherche à se singulariser dans un consensuel espace du même. Certes, les masques digitaux constituent un nouvel élan du jeu des identités, ils permettent encore la distance à soi, la dissimulation, l'anonymat, l'action avant la reductio fixe a identita. Mais cela n'est qu'un écran de fumée pour la mode ou les investigations policières. Certes les caméras qui bourgeonnent à la surface du réel ont encore des angles morts. Voilà qu'un ingénieur ingénieur propose des caméras embarquées. D'ailleurs le projet d'équiper les transports publics de caméras connectées visent à balayer ce qui échappe encore au panoptique. En espace urbain, un bus, un taxi passent toutes les 5 minutes, ce qui permettrait de couvrir le champ en permanence. Le continuum de sécurité repose sur ce genre d'addition de techniques, tout comme le croisement de la reconnaissance faciale avec le bornage des gsm. L'hydre a plusieurs têtes pour mailler le réel. En face, la police se masque , symptôme funeste d'une violence qui craint les représailles. Son impunité repose désormais sur son anonymat dans le corps de l'État. Alors que les médias abreuvent de fiction sur l'héroïsme policier, la police réelle dissimule son visage. Pour citer encore Walter Benjamin, La police a toujours constitué la forme de violence la plus dégénérée qui soit, celle qui se croit légitime par essence, toujours et partout. Mais son déploiement contemporain de plus en plus militarisé a du mal à faire face au dévoilement de sa prosaïque réalité de violence structurelle en

miroir de la société. Le problème concerne certainement sa propre protection, aujourd'hui trois agents mitrailleurs au poing font le guet devant chaque commissariat, faudra t il faire appel à l'armée ? Malgré le barnum médiatique et les assauts des derniers mois, les policiers ne meurent pas plus en service que dans les années 1980 mais ils font face régulièrement aux cris de tout le monde déteste la police. Police, main sincère de l'Etat versatile qui lui doit bien sa tête aujourd'hui, qui ne manque pas de formes sophistiquées, innovantes et atroces dans les rues comme dans les mythes. La loi sur le « continuum » de sécurité dite sécurité globale est un véritable poème de gouvernance, dont les dieux morts et chantés recouvrent la signalétique des véhicules de police : liberté, égalité fraternité. Le fait est qu'un problème de sécurité se pose réellement pour la population et il relève de plus en plus de la violence de la police.

La culture c'est un masque, un visage commun. Le masque est l'autre nom de la culture, celle qui se vit et s'invente universellement, non celle qui sert d'aménagement du territoire ou de matraque soft. Il peut être figure, figuration, configuration, défiguration. Il est de partout : carnaval, charivari, rituels funéraires, spectacle ; et de toutes formes : en papier, en bois, en cuir, en tissu, en maquillage. Ils accompagnent les célébrations, les fêtes et les cultes. Vie et mort représentées, organique et inorganique mêlés. Dans la comedia del arte, le masque ou demi masque en cuir définit des types sociaux immédiatement identifiables. En Chine, l'Opéra de Pékin synthétise au XIXème siècle des traditions régionales variées en construisant toute une typologie de personnages dont les visages peints, stéréotypés en masque de maquillage, sont immédiatement reconnaissables par les spectateurs. Les personnages secondaires, qui ne font pas figures, portent des motifs plus grossiers effaçant le réalisme du visage au profit d'une abstraction de sa forme, il s'agit la plupart du temps de soldats. Le crédit social expérimenté dans certaines métropoles chinoises de 2014 à 2020, forgé sur les nouvelles applications technologiques et la massification des smartphones obligent chacun à voir son visage assimilé au masque du bon citoyen sous surveillance perpétuelle via l'interconnexion de tous les dispositifs panoptiques.

Si l'on peut prendre au sérieux la thèse que toute marque de culture est également une marque de barbarie, ce n'est pas seulement dans le sens que la culture est un masque posé sur une violence initiale,

qui en produit l'oubli ou la conjuration évolutionniste ; cela signifie encore que la violence est toujours présente et apte à s'exercer sous les formes les plus diverses. La violence est un épouvantail idéologique, celui qui la définit fonde sa légitimité en masquant celle qu'il exerce. Le faux antagonisme culture ou barbarie sert partout à assoir une domination sans partage. De culture est il question dans le culte de la marchandise ? Quelle culture accompagne la crise de la culture ?

Dans le monde réellement dédoublé, le vrai est un moment du fake et son procès se joue en images. Monnaie de singe dont le support prochain sera notre propre visage. Reconnaissance des images et reconnaissance des visages se sont développées de concert. Comment une machine peut saisir ce que représente une image ? Comment distinguer une image d'une autre pour un algorithme aveugle ? Que signifie ce passage de la surveillance à la reconnaissance ? Le visage qu'il soit réel ou non, qu'il soit abstrait ou figuratif, cela est indifférent pour le calcul. Désormais il s'agit non plus seulement d'utiliser les images comme preuve a posteriori mais en temps continu, comme surveillance perpétuelle et omnisciente aptes à anticiper toute déviance. Les nécessités de ce changement de paradigmes évoluent avec les capacités techniques, ou seraient les capacités techniques qui évoluent en fonction de ce vieux fantasme face à la foule ? L'enjeu est de rendre distinguable tout figuré. Distinction qui se réduit à son utilité pratique et ses effets concrets : identifier, authentifier, valider. Identifier et authentifier sont les deux paradigmes de la reconnaissances. Distinguer ce que l'on voit, le singulariser, et s'assurer que ce que l'on voit est bien ce que l'on voit. Que ce soit pour rendre plus efficient les moteurs de recherche ou pour rapprocher toujours plus vite une marchandise d'une autre et la soumettre à la vue du client potentiel, le mobile est capital. Mais distinguer un visage dans une image a d'autres implications. Depuis votre smart phone qui jouait déjà avec les dispositifs biométriques des empreintes digitales à l'iris, les logiciels découpent dans vos images les portraits humains et vous les présentent en petites vignettes sorties de leur fond. La reconnaissance des visages conduit mécaniquement au contrôle des visages : c'est le même projet. D'une application de distinction fonctionnelle à un paradigme de reconnaissance généralisée, c'est toujours d'image qu'il s'agit puisque la reconnaissance faciale ne reconnaît qu'une image du visage. A vrai dire elle ne reconnaît rien mais identifie un signe, déchiffre un code.

Le monde des dispositifs numériques est un monde sémiotique où les signes sont des unités mathématiques. Et pour fonctionner, il faut que le réel soit codifié en chiffres. Reconnaître, voilà le procédé cognitif central, il ne s'agit pas que de voir, il faut aussi discriminer, distinguer, opérer des différences dans un réel conçu comme un code. Le surgissement récent de ces procédés techniques repose la vieille question de la vérité ou de la fausseté des images. Qu'est ce qu'une fausse image ? Encore une fois le pragmatisme de la raison utilitaire décline la question de la vérité en efficace de la vérité : à savoir une image est vraie si elle est bonne et fausse si elle est mauvaise. Qu'est ce qu'une bonne image ? Et qu'en est t il d' une fausse image que l'on présente comme vrai ou d'une vrai image que l'on présente comme fausse ? Évaluer le vrai à ses effets n'impliquent pas de spéculations fumeuses, cela signifie prosaïquement dans la société de la marchandise que ceux-ci seront mesurés à l'aune de la valeur générée.

Deviendrait-on encore s'amuser négligemment à l'heure de la 5g, des voitures autonomes et de l'internet des objets de ces capchas, où il s'agit de reconnaître dans une image un pont, un vélo ou un passage piéton parfois répétés trois de suite afin de prouver que nous ne sommes pas un robot ? N'ont-ils pas la saveur du futur ces codes qui permettent de s'identifier pour créer un mot de passe qui déverrouille des accès pour recevoir un nouveau code ? Mais, fini les tracas, il suffit déjà de regarder son écran pour s'authentifier. Que ce soit par une série de 10 chiffres ou un clin d'oeil, qu'est ce qu'on est en train de verrouiller et déverrouiller en permanence dans ce monde libre ? Merci pour eux aux centaines de millions d'utilisateurs de réseaux sociaux qui ont fourni les banques d'images nécessaires au progrès et sans doute au « continuum de sécurité ». On en apprécie déjà les effets de réel les plus heureux quand à l'aéroport, à l'hôtel et demain dans le métro, lasse d'un transport en avion engoncé et pressé par le temps d'une métropole à l'autre, ou d'un quartier à l'autre, quand on gagne de précieuses minutes au moment du contrôle à l'embarquement en passant par le sas biométrique. Un faisceau lumineux balaye le visage, les portes sont translucides, des leds multicolores indiquent une petite plateforme sur la droite ou scanner son précieux passeport tout en maintenant le visage droit face à l'optique. La dissimulation de la violence a du mal à être masqué dans un décor de plastique et de verre. Dans un coin la matraque veille et dans l'ombre un corps gît sur le sol.

6/ TRUE FAKE : face fake et deep fake

Le deep fake est une technique de synthèse d'images basée sur la soi disant intelligence artificielle, fonctions à caractère évolutif, et le traitement automatisé de quantités de données. Le face fake est un visage artificielle générée par la technique du deep fake. Ce sont des artefacts de visage au réalisme photographique de personnes qui n'existent pas et qui sont produits par la synthèse analytique de quantités de véritables portraits constitués en banque et prélevés sur internet. Ces faux portraits sont de pures visage-images. Ils sont difficilement discernables de vrais portraits de véritables personnes. Que devient l'expérience du visage de l'autre face à ces marionnettes ? Qui du réel ou de la représentation est ventriloqué ? N'y a t il pas un regard criant de vérité, c'est à dire criant son altérité qui me regarde derrière l'écran, eh bien non, ces yeux sont vides, c'est un regard sans vie, c'est un clin d'oeil du néant. Ou plutôt oui, une altérité radicale à une distance maximale du vivant humain que l'on est mais qui se présente comme notre autre le plus proche, notre prochain. C'est la machine qui se déguise en frère. Mais quelque chose dérange encore, une image est elle vraiment une chose comme une autre ? L'image n'aurait elle pas le pouvoir d'insuffler la vie ? Marie José Mondzain se demandait si l'image pouvait tuer, il s'agit de voir ici si elle n'est pas en train de se faire passer pour démiurge. Le souffle est profond et l'haleine numérique. Quelque chose du pouvoir de la représentation se rejoue ici en se développant, déjouer la mort par la permanence du figuré, engendrer l'illusion du vivant dans l'immersion et le mouvement des images. Le procédé se déploie dans l'image animée, ou sont produites des substitutions de visage, de corps et de parole. Dans le deep fake, le détournement des images est la règle, il s'agit de produire des vidéos où l'illusion est parfaite. De fausses vraies vidéos sont filmées, et on synchronise par logiciel le corps, la voix et le visage d'un autre. Ainsi on peut faire dire littéralement n'importe quoi à n'importe qui dans un film qu'un spectateur ne pourra distinguer s'il est vrai ou faux. C'est ainsi que de fausses vraies vidéos de personnages célèbres comme Obama ont été produites pour publiciser le procédé. On lui fait dire dans un discours de 2016 les propos qu'il avait tenu dans une interview réalisée dans les années 1970, ou encore par une imagination débordante, on le fait insulter Trump. On s'étonne que la



méthode qui rend indiscernable dans l'image le vrai du faux n'est pas encore été reprise dans une visée plus ambitieuse. Cela viendra, on a déjà eu Mélenchon en hologramme, on arrête pas le progrès.

Depuis plusieurs décennies l'enjeu de l'automatisation est centrale. c'est tout le coeur de la troisième révolution industrielle dites informatique d'automatiser les processus cognitifs et d'ouvrir de nouveaux marchés dans des espaces encore vierges. Le mantra cybernétique naturalise les structures sociales en dédoublant le réel de ses interfaces et en masquant toute relation derrière un voile électronique. En marche vers une société sans contact. Tous les jours apparaissent des marchandises désarmantes qui proposent des services allant du tragicomique au cauchemardesques reposant sur les dernières technologies anthropométriques du type de l'application mobile Lucine. « Lucine utilise la reconnaissance faciale, vocale et posturale pour mesurer et analyser la douleur des patients. Elle leur propose ensuite un processus thérapeutique adapté. Comme un pharmacien mélange des molécules pour fabriquer un médicament, l'application Lucine diffuse des sons et des images. Exposés à un grésillement sonore, à un bip continu ou à une vidéo en réalité augmentée, le cerveau et l'organisme secrètent de l'endorphine, de la morphine naturelle ou encore de l'adrénaline. Le tout dosé, mélangé et calibré pour chaque patient, selon l'origine, la nature et l'intensité de sa douleur. Des études cliniques à grande échelle doivent encore apporter la preuve scientifique formelle de l'efficacité du dispositif. En attendant, Maryne Cotty-Eslous espère commercialiser deux premiers traitements numériques en 2022 et 2024, contre les douleurs féminines pelvi-périnéales, puis contre les douleurs chroniques modérées à sévères ».

Et que dire de la start up israélienne monté par deux anciens agents du mossad « deep nostalgia » vendant une application qui anime en courte vidéo n'importe quelle photo de manière très réaliste. Leur logiciel génère automatiquement une animation artificielle des corps et des visages. Ils se vantent de donner vie aux images, d'animer les mémoires, de rendre vie aux disparus. Plus exactement de re-donner vie aux images, ce qu'il énonce subrepticement au passage c'est que les images étaient vivantes au préalable indifférenciant le sujet de la photographie de la photographie elle même. L'illusion produit la même fascination qu'en leur temps la lanterne magique, le panorama et le cinéma. La candeur est la même pour l'œil du spectateur : si le mouvement c'est la

vie, donner du mouvement aux images insuffle la vie aux images. Sauf que cette fois un siècle plus tard, ce sont les figures familières qui avaient échappées à l'industrie culturelle qui sont animées. Cette fascination de l'image, fixe ou animée, qui trouble les eaux du réel n'a aucun mal à être refroidi dans le calcul égoïste. Cette petite musique accompagne l'opium qui approfondit le sommeil pour prolonger le cauchemar.



7/ DÉFIGURATION : Face no more

Le masque, comme le visage, met en jeu le rapport à l'autre, aux autres. Il permet bien-sûr de se dissimuler, d'occulter, de voiler mais aussi d'envisager, de dévisager, de dévoiler. En somme le masque permet aussi de se soustraire à l'identité imposée de l'extérieur en se singularisant ou en épousant la forme consensuelle. Que ce soit par sa multiplication ou son occultation des identités, le masque profondément hostile à l'unité fait double, triple. Il est dissémination de l'identité dans la multiplicité, dilution de sa rigidité, subversion de son autorité. Le masque n'est pas l'autre du visage ni le visage de l'autre mais un autre visage.

Quid alors du cauchemar de kobbo abé ? il décrit un monde de masque ou la suppression des visage accompagne l'entrée dans l'horreur. Le masque imposé à tous dissoudrait le multiple, l'authentique, le singulier, l'irréductible. Le monde de masque dont il parle implique un moule unique dans lequel fondre chaque individu, une identité réifiée. Masque de caractère fondu en une figure unique, le rôle social associé à une fonction et moulé sur un corps. Il constituerait le socle et la norme du social, le trait figuré de l'institution instituée en chacun. Il serait la marque infâme de la fausseté, du leurre, du mensonge, de la duplicité. Le masque déjà funéraire du portrait robot ou de la caricature concourerait à détruire l'énigme du visage pour en faire une figure (au sens géométrique) et un aveu (morphopsychologisme). Visage sacralisé, sacer du visage, marque de l'humanité de l'homme

que l'on ne peut détruire sans transgresser un interdit. Par ailleurs, si le visage est une totalité ouverte comme le conçoit Lévinas et qu'il constitue le support conscient de notre identité, de notre ipséité, c'est une totalité qui ne se laisse éclater sans conséquence. Son altération produit le monstrueux au sens littéral, l'innommable et peut conduire à l'opprobre, au rejet et à l'invisibilité. L'impossibilité de se reconnaître et d'être reconnu par les autres, comme une dépossession de son propre corps ouvre un abîme de sens : effroi, distance, rejet. La défiguration fige le visage en un masque immobile, dont la singularité des traits confine à l'illisible. Elle fonctionne comme un stigmate et éjecte de la condition humaine. Un visage, un sourire, des larmes, des expressions engagent le rapport à l'autre, et en constituent la langue non verbale. Même la misère a un visage, on peut ne pas le voir mais souvent elle dévisage.

Même s'il existe par ailleurs des rites de passage, des marqueurs, des tatouages qui font de cette modification/altération du visage des signes d'appartenance et/ou de prestiges, la mutilation du visage demeure une expérience singulière et traumatisante. Elle relève la puissance empathique, signifiante et imaginaire du visage. La défiguration porte en négatif le sens de ces paysages. Avec la voix et le sexe, le visage constitue un lieu singulier de cristallisation de l'identité. Et cette identité explicite sur tout visage implique des règles implicites, elle doit rouvrir des traits dynamiques, expressifs, mobiles. Si le visage se fige en figure défigurée, cela suspend les règles implicites de l'échange. L'inexpressivité d'un masque relève de ce type d'arrêt du mouvement. Paradoxalement, les défigurés, qui outre les douleurs traversent le deuil de leur visage perdu sont in fine privés d'anonymat. Ils se voient, lorsqu'ils se voient, enfermés dans une imposition de statut, celui de défiguré, et subissent « les aiguilles empoisonnées des regards ». Cette perte du visage dans la défiguration complique les interactions, certains y lisent une suspension de la ritualité ou il n'y a plus de dilution possible du corps à travers le rituel. Le visage permet paradoxalement cette dilution du corps, son passage au second plan derrière un premier plan saturé de signification. Le visage abîmé distant le rapport à l'autre, il empêche la reconnaissance mutuelle en tant que soi et en tant qu'autre. Cette image du démantèlement du corps qui hante les cauchemars détruit le rapport à soi et à l'autre. Cauchemar dans le cauchemar qui ne suffit pas pour autant au réveil. Depuis

2005, des opérations de greffe du visage ont lieu. Véritable gageure scientifique qui engage une double transgression : prélever le visage du donneur décédé et pour le recevant vivre désormais avec le tissu d'un visage d'un autre, le savoir et l'assumer. Les médecins de greffe parlent de « face », cela renvoie à l'organique, une pure surface de projection, lieu d'accueil pour le sens et la valeur. Le terme de visage quant à lui renvoie dans leur lexique à l'identité. Ce que les médecins expliquent du processus est que le patient qui reçoit une telle greffe s'engage le plus souvent dans une réminiscence du devoir de contre don. On peut oublier le donneur pour la greffe d'un rein (depuis 1962), pour le coeur c'est plus difficile (depuis 1967, cf Nancy), pour le visage avec toute la dimension symbolique qu'il porte cela devient très compliqué, émerge au dire de certain transplanté le sentiment d'une dette infinie. Les médecins estiment que la tâche du patient qui subit une telle opération va être de convertir la face en visage. Opération de conversion donc qui permettrait de passer de l'anatomique à l'anthropologique, du masque à la personne. La « face » est ici matière première pour accueillir le travail du sens qui mènera à l'avènement du visage. Sorte de passage initiatique qui conduit à la reconnaissance comme à une re-mise au monde après une traversée de la nuit. Il semblerait que la reconnaissance faciale qui vient ambitionne précisément l'opération inverse : convertir les visages en faces.

L'anthropométrie policère avait déjà fragmenté le visage symboliquement pour le soumettre à son nomos. Le portrait robot en constitue l'archétype. Les logiciels de reconnaissance des images puis de reconnaissance des visages sont des développements avancés du portrait robot. La fiction distille depuis l'avènement de la modernité l'image cathartique d'un monde ou l'humain serait soumis à sa propre création avant de finir par la soumettre à nouveau. Ici l'idéologie réconcilie symboliquement en résolvant les contradictions du réel dans une saturation mythique du sens par l'héroïsme et l'énonciation de valeurs idéales. Mais le cauchemar non résolu dans ses contradictions réelles prolonge les couloirs de son labyrinthe et approfondit les boucles de sa clôture. Robota, l'esclave dans ses avatars les plus révélateurs n'a plus le visage uniforme d'un terminator, d'un cyborg ou d'un clone, Il n'a plus de visage du tout ou seulement celui d'un oeil polymorphe à la manière du calculateur HAL de 2001 l'odyssée de l'espace: sa face est réduite au rayon qui incarne son regard permanent, un regard d'yeux

innombrables, un regard de machine, le regard à sens unique de ce corps sans organe qui voit tout et auquel rien ni personne n'échappe. Etre sans visage renvoie encore à l'exécution implacable d'un destin ou à la représentation d'une force aveugle. La justice n'a-t-elle pas les yeux bandés, les yeux crevés, aveugle comme Oedipe ? Sa vision impartiale est censée dépasser le voir pour saisir la vérité au delà des apparences du sensible. La vérité crève les yeux littéralement. La justice doit voir l'invisible, serait-ce la condition pour faire vérité ? Ainsi le paradoxe n'est qu'apparent de cette domination contemporaine sans visage et de sa forme anonyme qui ne renonce pas à des yeux pour s'exercer. Le voir qu'il relève du visible ou de l'invisible reste opérant. Surveillance, un sur-voir qui légitime l'anticipation, entendez arrestations préventives. Et dans la modernité la domination joue à se rendre invisible pour mieux voir. Elle prend la forme d'une hydre d'optiques et son idéal consiste à le rendre omniscient et imperceptible. Dans la forme première du panoptique, la tour centrale est vide, personne ne surveille car le sentiment de pouvoir être surveillé doit suffire à tenir le cadre comportemental. L'ancien système de vidéosurveillance aujourd'hui bien répandu reposait encore sur ce paradigme de la surveillance sans surveillant, intimidante et dissuadante plus qu'effective. Mais le progrès ne semble pas vouloir s'arrêter tout seul et désormais avec les algorithmes de traitements de données, le flux gigantesque d'informations est soumis à calculs et rationalisation : la surveillance se rêve effective et permanente, non soumise au temps car rétroactive si nécessaire : toute déviance sera sanctionnée. La caméra a l'Homme à l'œil et c'est l'ensemble du possible qui bascule dans l'obscur.



8/ Apocalypse du visage

-Mais pourquoi ton visage tombe-t-il ?

Disruption technologique de l'altérité, le visage réduit à sa capture faciale incarne charnellement l'hypostase de l'identité. Les réseaux sociaux permettent encore dans l'insignifiance de revêtir des masques. Pour combien de temps ? Les rituels d'inversion du temps extraordinaire ont toujours servi l'ordre dominant du temps ordinaire. La domination continue du temps inscrit dans une cyclicité l'identité et son retournement ponctuel. D'une certaine façon voilà le projet achevée de la biométrie inaugurée par la psychologie des foules et l'anthropométrie policière du XIX^{ème} siècle le visage comme monnaie et comme chiffre de l'identité. Le social comme un maillage tenu dans les mains de l'autorité. Le masque est accusé par son opération de réduction au chiffre d'engager la liquidation symbolique de l'autre. Tout comme le visage réduit à l'identité. Serait ce alors le visage qui est devenu le nouveau masque ou le masque qui est devenu le nouveau visage ? L'enjeu pour tout pouvoir n'est pas l'identité mais le contrôle des identités. La réduction digitale du visage à la face devient le nouvel opérateur de la monnaie et le nouvel arsenal de la domination. Laisseront nous vraiment nos visages devenir des monnaies vivantes qui rient et qui pleurent ? Futur totalité sociale aliénée, Une monnaie dont la valeur immédiatement indexée au cours mondiale à la vitesse des fibres optiques, sera biologiquement associée aux traits de nos figures. Aurons nous vraiment le visage d'un billet de banque, d'une carte bancaire d'un fichier de police ? Faudra t il vraiment abîmer nos visages à la manière des voyageurs qui brûlent leurs doigts, leurs empreinte digitales, pour se soustraire au dublinage ? Si nos visages deviennent dans ces nouveaux dispositifs la figure naturalisée des rapports marchands, à chacun de nos traits se doubleront les traits de l'aliénation. Non pas inversion de la vie sociale mais voile digital jeté sur l'existence individuelle et collective. Arsenal invisible du pouvoir qui fait plonger le corps individuel et collectif dans l'océan numérique. Plonger dans l'abîme, une éclipse temporaire serait elle judicieuse ?

A nous de crever les yeux du panoptique. d'expérimenter brutalement les transfigurations à venir. Pour un autre visage du futur. Dans le champ d'expérience et l'horizon d'attente qui est le notre. Le visage pourrait devenir ce qui impose un lieu d'invisibilité au milieu

de la visibilité. Une mise entre parenthèse de ce qui retient le devenir, la métamorphose, l'action. Une suspension du jugement pour pouvoir voir et décrire les choses telles qu'elles apparaissent, très bien, encore faut il pouvoir agir de manière à les transformer telle qu'on le doit. Peut être faudra t il encore se masquer et mieux pour pouvoir envisager ainsi. Si l'empirisme radical et le pragmatisme on réduit le réel à l'expérience et que le champ de l'expérience est entièrement soumis au diktat de la valeur alors il s'agit de faire plus que des expériences pour espérer s'émanciper de la cage digitale. Dans ce progrès de l'aliénation, rien ne change en apparence mais c'est le rapport même aux apparences, aux manifestations, aux représentations, qui est l'objet du changement en cours. Et quid de la présence ? Combien d'heures à évoluer et interagir dans l'espace numérique, c'est à dire dans l'image , dans les images ? Et que reste-t-il des corps ? Les corps singuliers et collectifs, les corps en général, sont les premières victimes de cette transsubstantiation de l'expérience dans le réel digitale. C'est dans ces nouveaux espaces que le cours de l'expérience parait le plus haut en raison inverse du cours de la présence. Ils sont sur-investis symboliquement, idéologiquement et corporellement. Etres connectés, objets connectés, espaces connectés, avant toute chose la connexion se fait à la domination. Expérience entièrement artificialisée, carte plus que territoire, nasse technique ou la moindre pas laisse une trace et la moindre trace peut faire preuve. Toute expérience chevillée au corps, qui se déploie sans médiation devient proie pour être captée par les dispositifs digitaux. Quand elle n'est pas littéralement aspirée, ou plus précisément numérisée, les interfaces tentent d'en constituer le nouveau lieu, la dédoublent et la met en images. Les dispositifs se propagent en amont et en aval du cours de l'expérience du corps. Le second life des années 2000 est devenu le First life d'aujourd'hui, et la télé-réalité n'est plus seulement un programme de télévision et de diversion publique. Parfois seulement entre deux immersions on vit dans son propre corps. L'espace du commun comme potentiel, comme possible, comme autrement que ce qui existe a été commué en espace plié mais sans pli, soumis sans résistance, inerte et immobile. L'espace public lui-même devient évanescent, une sorte d'épiphénomène du monde digital. La visibilité et la séparation s'accordent parfaitement. La domination sans visage est charitable envers le monde matériel des corps en instaurant l'interconnexion des objets et la reconnaissance généralisée. Tout le réel a droit à la grâce du dédoublement.

9) Feu aux images - feu aux visages

« Une utopie sans image du positif, une utopie qui existe, mais dépassement de l'existant par sa négation déterminée, et non sa négation abstraite. L'utopie sort de l'immanence historique pour lutter contre elle sans récuser l'objectivité du monde, puisqu'elle se fixe comme tâche la reconstruction de l'expérience et un nouveau rapport à l'objectivité. Le désenchantement à naître de l'utopie sans image, ne peut prétendre dire le monde, il dé-mythifie et dé-mythologie en sachant que l'on est sans cesse guetté par la tentation du mythe et des certitudes consolatrices. »

Jean-Marie Vincent

Voilà une classe qui se tient sage ... comme une image. A cette mise au pas des images nous opposons un nouvel iconoclasme. Quelles expériences peuvent se déployer autrement que dans le voir ? Quel voir peut échapper à l'injonction de la reconnaissance ? comment lever les yeux à nouveau sur l'horizon plutôt que de contempler en permanence le bout de son propre nez ? On voit à la mesure de ce que l'on écoute. C'est parce qu'on écoute qu'on peut voir et qu'on peut voir d'une certaine façon. Il y a 250 ans, la méthode transcendantal interrogeait les conditions de possibilités de l'expérience, l'a-priori ; il s'agirait d'entrevoir les effets de réel, l'a-posteriori de l'expérience. Alors feu aux images pour en imaginer de nouvelles. Mais pas n'importe quelles images. Sans doute s'agira t il de mettre à nu les images captives, qui procèdent d'une capture du voir, d'une soumission au « vu » et qui opère une réduction du visible au visuel. Si l'on croit au réel comme possible encore faut il l'imaginer réellement et concevoir des images ouvertes sur un au-delà du visible. Le réel ne se réduit pas à l'organique jamais l'âme ne pense sans image, mais toute fascination pour l'inorganique est aveugle, il y a des mondes derrière les images. Le corps n'est pas le seul horizon de l'expérience et le règne de la survie n'a rien du réveil escompté. Apparence, manifestation et représentation sont dans la danse. L'iconoclasme est nécessaire pour déjouer la fascination, pour briser toute image fixée en idéologie, c'est à dire en résolution fictionnelle et compensatoire des contradictions du réel. Il est nécessaire de sortir du palais des miroirs, de l'enchantement inscrit dans le désenchantement, des images miroirs qui n'ont comme horizon que le prolongement du même, comme assignation que le verrouillage

de l'existant. S'en tenir à l'immédiat, c'est en fait succomber à un véritable fétichisme de l'empirie. Feu aux images, feu à la fausse immédiateté anhistorique, feu au concept de totalité identique à elle-même et aux identités fragmentées et flexibilisées, qui, finalement, ne peuvent à leur tour être ramenées à rien d'autre qu'elles-mêmes. L'image comme voilement d'un côté et dévoilement de l'autre en un seul geste, commun baiser d'une confusion des visages. L'imagination doit permettre de re-voir à nouveau, d'ouvrir les images, de fendre des brèches, d'effondrer les fausses réconciliations pour reconduire l'antagonisme à un degrés supérieur et non pas le voiler. Non pas détourner le regard mais inventer de nouveaux regards. C'est sans aucun doute le visage masqué de l'utopie.





icône #1

MARGOT BECKA



30 janvier 2020, à Wuhan. Un homme



git sur le sol.

H.Retamal / AFP



**brevet d'invention
n°4 023 543 pour un diffuseur
phéromones de chauve-souris**

LABORATOIRES FABULATOIRES

12 DEMANDE DE BREVET D'INVENTION A5

34 Date de dépôt : 15.05.2032

52 Priorité :

03 Date de mise à disposition au public
de la demande : Bulletin 1505

66 Liste des documents cités dans le
rapport de recherche préliminaire :
- Brevet n°4 011 202
- Statistiques OMS 1981-2032
- GALA LOOKBOOK

56 Référence à d'autres documents
nationaux apparentés :
- Analyse NCEP GFS sur données
climatiques CFRS
- Donnée géologiques du conglomérat
minier SMSR

42 Demande d'extension :

72 Demandeur(s) : PAN !

55 Inventeur(s) : Laboratoires Fabulateires

61 Titulaire(s) : Institut des Vies Robots

44 Mandataire(s) : A113grA g3113r
Unk0wn Us3r

12 BatV6.04 : Diffuseur de phéromones multi-compatible avec muqueuse réactive
hypoallergénique.

Modèle : *Pipistrellus* / Ordre : *Chiroptera* / Embranchement : *Chordata*

72 Accessoire d'hygiène sanitaire préventive à
destination médicale non supervisée doté
d'une membrane sécrétrice hypo-allergénique.
Sensibilité immunitaire d'après NF31445.55
métagénomique.

Figuré pour l'abrégé Fig 0.



0

FIG 0.



Sommaire	Catégorie	Figure	Page
[I] DOCUMENTS CONSIDÉRÉS COMME PERTINENTS			p.3
	<i>Sexualité, Religion</i>	Fig 1 - Iconographie relative à l'objectosexologie	p.3
	<i>Santé Économie</i>	Fig 2 - Extrait d'un communiqué para-gouvernemental (auteurs suspectés : industrie des phé- romones ovines)	p.4
	<i>Bien-être, Mode, Sexualité</i>	Fig 3 - Gala Lookbook Collection Automne 2032, Issue n°2345, Ed. EYATH665	p.6
[II] DESCRIPTIONS			p.7
	<i>Programma- tion</i>	Fig 4 - Principe de morphogé- nèse commandée	p.8
	<i>Process</i>	Fig 5 - Processus de fabrica- tion additive de polymère	p.9
	<i>Anatomie</i>	Fig 6 - Morphologie générale	p.10
	<i>Réflexologie</i>	Fig 7 - Comportement de la muqueuse sécrétrice	p.11
[III] REVENDICATIONS			p.12
	<i>Érotisme Spéléologie</i>	Fig 8 - Mise en évidence d'un trouble phatique onaniste	p.13
	<i>Tunning</i>	Fig 9 - Vue d'ensemble d'un spécimen	p.14
	<i>Carrosserie</i>	Fig 10 - Détails de surface d'un spécimen en période de sécrétion	p.16
	<i>Carrosserie</i>	Fig 11 - Écorché d'un spécimen	p.17

[1]



fig.1 : Extrait du rapport de recherche préalable
Iconographie chronologique relative à l'objecto-sexologie



Photo : Cratère C132 à l'Est de Nizhnyansk en Sibérie Orientale. Photo VADIM SA- VITSKY / AFP

BEWARE

Nouvelles souches virale [agent ovine]

Avec une température du permafrost de -2°C au niveau du 23^{ème} méridien, l'OMS estime que la prochaine vague virale devrait survenir au début du printemps prochain. Suite à l'apparition récente des cratères C132 et C112 (fig a.) dans les territoires miniers de Sibérie orientale, on estime à 23%¹ les chances que les prochains animaux réservoirs d'agents pathogènes soient de la famille des ovins.

Cette estimation, très attendue par les épidémiologistes, est trop faible pour déployer une politique sanitaire idoine à l'échelle nationale. Nous rappelons que les souches anciennes de phéromones de mouton domestique n'ont pas démontré leur efficacité préventive dans l'accoutumance du système immunitaire pour des périodes d'exposition inférieures à trois mois sur les dernières souches virales des macro-virus. La circulation des souches virales de l'automne (*Pandoravirus-Var.Hgr*, *Coronavirus-Var.Brz12*²) a faibli, mais les indicateurs épidémiologiques restent préoccupants pour les populations à risque.

Les mesures de distanciation sociale de niveau 2 seront donc conservées afin de minimiser les risques de surgissement d'un taux de reproduction supérieur à 1,3. À compter du mois de Juin, en cas de survenue de symptômes inhabituels, les citoyens seront tenus à un auto-isolément préventif pour les territoires situés en première ceinture virale.

1. Statistique sanitaires mondiale, OMS, Ref:WHO/HIS/HSI/14.1

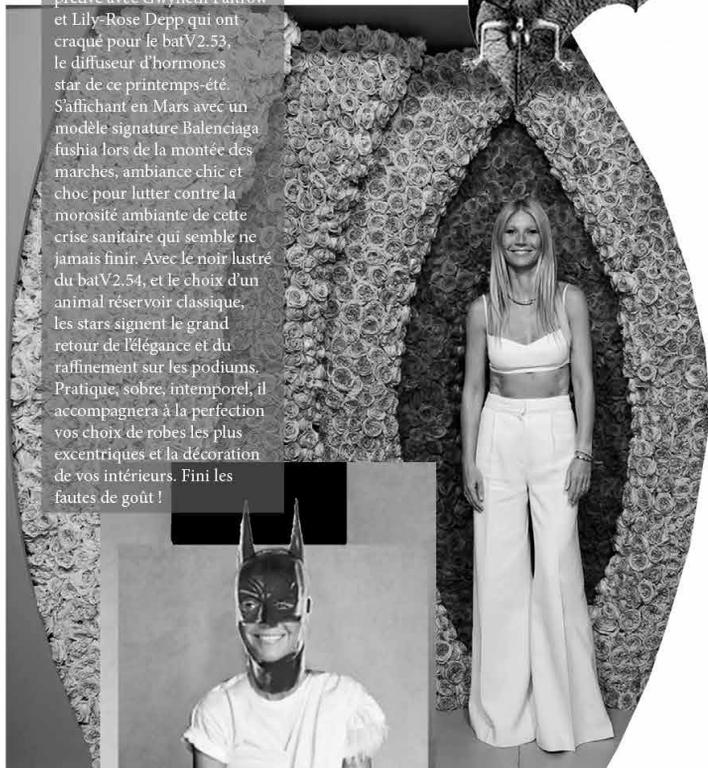
2. Avis n°52 du rapport ministériel de la commission sanitaire, Ref:GOUV/VIR/HST/52.0

fig.2 : Extrait du rapport de recherche préalable
Communiqué para-gouvernemental (auteur suspecté :
industrie des phéromones ovines)

“Ma sexualité n’est pas accessoire, me protéger des zoonoses non plus”

- Gwyneth Paltrow, nouvelle ambassadrice du batV2.53

Les stars sont toujours les premières au courant des tendances du moment. La preuve avec Gwyneth Paltrow et Lily-Rose Depp qui ont craqué pour le batV2.53, le diffuseur d’hormones star de ce printemps-été. S’affichant en Mars avec un modèle signature Balenciaga fushia lors de la montée des marches, ambiance chic et choc pour lutter contre la morosité ambiante de cette crise sanitaire qui semble ne jamais finir. Avec le noir lustré du batV2.54, et le choix d’un animal réservoir classique, les stars signent le grand retour de l’élégance et du raffinement sur les podiums. Pratique, sobre, intemporel, il accompagnera à la perfection vos choix de robes les plus excentriques et la décoration de vos intérieurs. Fini les fautes de goût !



GWYNETH
PALTROW

[II]

Description

Titre de l'invention : Diffuseur de phéromones multi-compatibles avec muqueuse réactive hypoallergénique.

Modèle : Pipistrellus / **Ordre :** Chiroptera / **Embranchement :** Chorda

- i. Le diffuseur de phéromones multi-compatible est un accessoire d'hygiène érotosomatique. Il est destiné à la grande distribution pour un usage unisexue au sein d'une population adulte. Il combine : 1. Répulsion des vecteurs viraux de type A [moustique commun] 2. Augmentation de la nociception [fétichisme paranoïaque] 3. Renforcement du système immunitaire [rétro-bénéfice orgasmique]. L'effet nocebo de tension nociceptive est neutralisé par soulagement libidinal.
- ii. La forme de la coque est générée par hybridation de géométries solides issues d'une banque de modèles numériques de cavernes et de pipistrelles. Ce protocole a été mis au point suite à la multiplication de critiques plus ou moins bien fondées émises à l'encontre de la deuxième génération d'accessoires sexuels émergents, portant sur le manque de reproductibilité de formes animales ou minérales perçues comme trop stéréotypées. Notre procédé permet à présent de générer pour chaque usager.e un objet singulier, croisant un germe de caverne et un germe de chauve-souris. Les sciences sociales et neurologiques ont récemment démontré que, dans l'usage d'un accessoire de plaisir, l'indistinction monstrueuse entre un corps animal et son habitat provoque une attraction et une créativité érotique autrement plus intense que dans le cas d'un objet anthropomorphique (par exemple les parties génitales) ou indubitablement monofonctionnel (exemple : pénétrer).
- iii. Ce diffuseur multi-compatible est imprimé d'un bloc via extrusion bi-matériau de biopolymères dont l'un consommable par les populations bactériennes. Une muqueuse dite « intelligente » (smart material) est appliquée à l'intérieur de la coque par insémination d'un germe bactérien (ou cellulose) colonisant le substrat consommable jusqu'à une limite de croissance programmée.
- iv. Quand la muqueuse est stimulée, des microgouttes dissolvent partiellement sa membrane superficielle, se chargent de phéromones, puis permettent leur diffusion dans l'environnement par évaporation. Ce processus peut être accéléré en appliquant une contrainte mécanique ponctuelle sur la membrane - pression, projection, ruissellement, etc. - ses propriétés autoréparatrices lui permettant de refermer ses microplaies en quelques minutes. Tenue des phéromones dans la membrane : huit saisons / tenue des phéromones dans l'air : durée moyenne d'un coût sans pénétration.

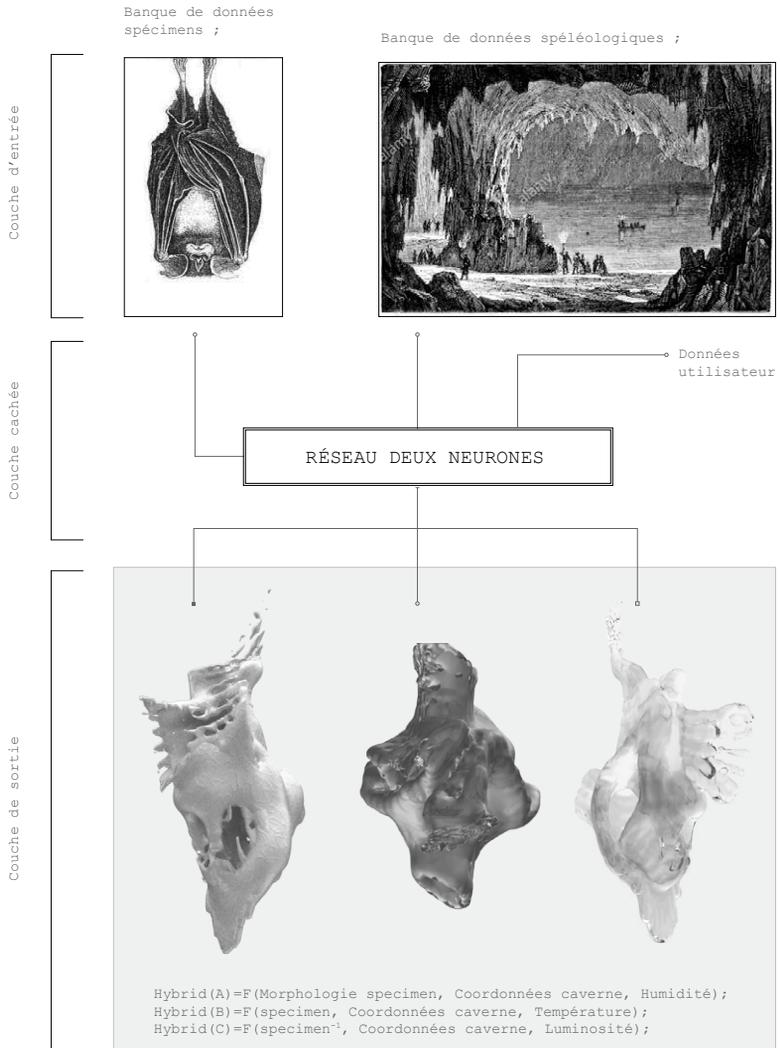
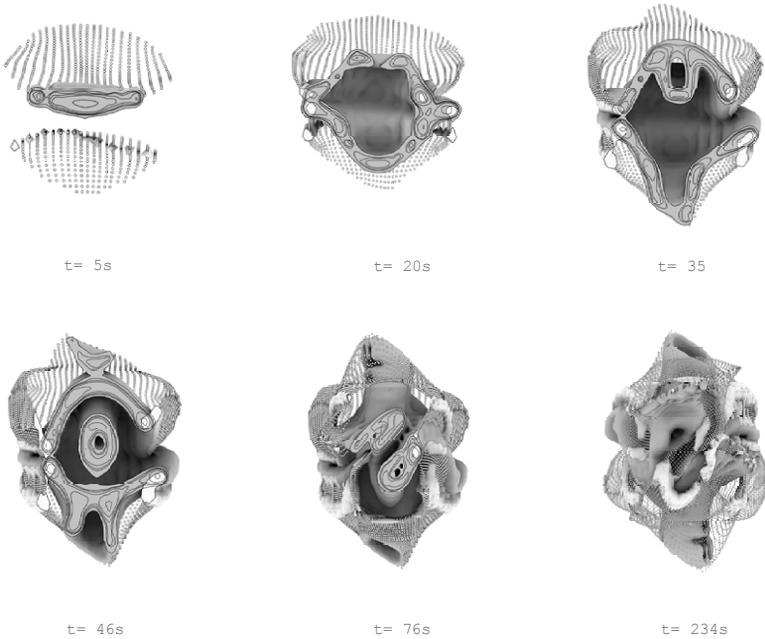


fig.4 : Principe de morphogénèse commandée
Hybridation de géométries solides générées par un
algorithme de reconnaissance de formes.



Nota :

Pour garantir à nos usager.e.s la plus totale singularité de leur accessoire, le parcours d'impression est altéré en temps réel (micro-oscillations de la buse) via captation in situ de cris de pipistrelles lors des périodes d'ovulation - la localisation GPS du foyer enregistré est mentionnée dans la notice d'utilisation conformément à la Réglementation européenne sur le commerce des Fétiches Abstraits (norme FA-4052-b).

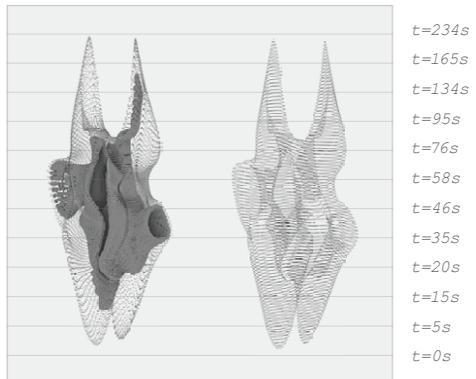
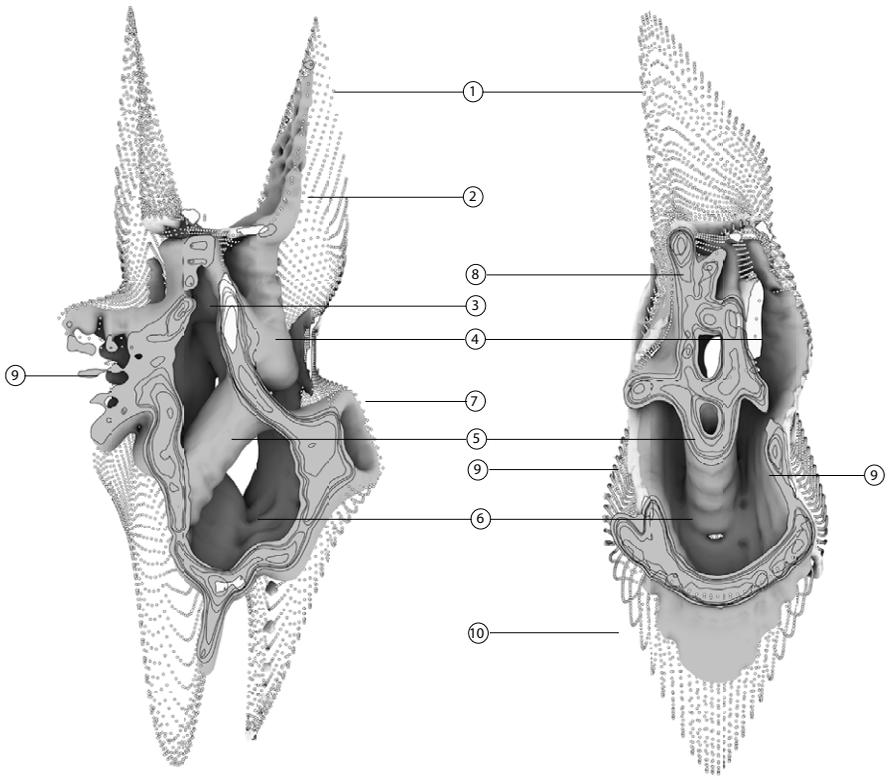
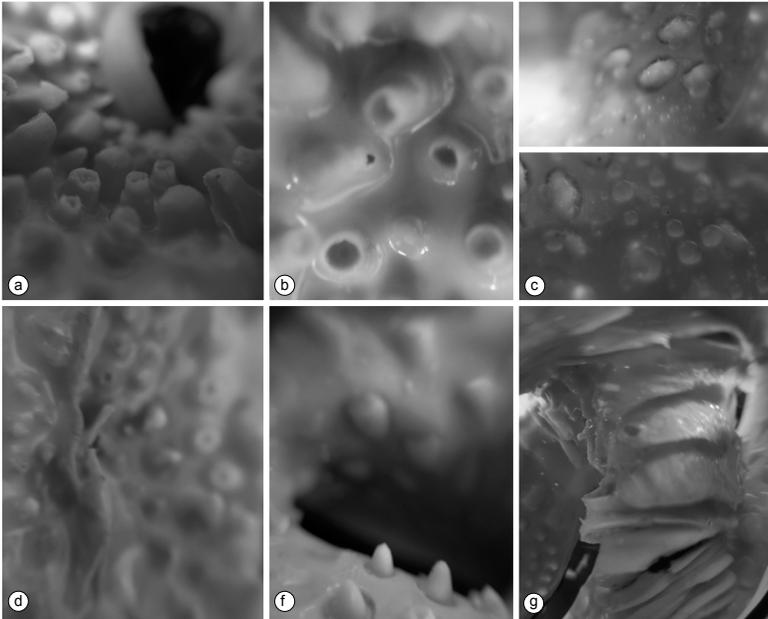


fig.5 : Processus d'impression additive en bio-polymère
 Coupes horizontales à différentes étapes de l'impression et chemin de la buse d'impression



①	Patagium	⑥	Ventricule inférieur
②	Hernie supérieure	⑦	Vestibule ventriculaire
③	Ventricule supérieur	⑧	Ossature bio-polymère
④	Muqueuse sécrétrice	⑨	Lèvre postérieure
⑤	Septum interventriculaire	⑩	Lèvre antérieure

fig.6 : Anatomie générale
Coupe transversale du diffuseur de phéromone



Comportement en stimulation :
 (a) : contrainte mécanique exercée sur la paroi muqueuse - ici par le biais d'un doigt;
 (b) : Vaso-dilatation des pores folliculaires
 (c) : libération des phéromones par évaporation

Comportement au repos :
 (e) : Absorption-sécrétion de phéromones en phase de repos;
 (f) : Expiration hypodermique du vestibule
 (g) : Expiration hypodermique du septum interventriculaire

B/ Modélisation physico-chimique

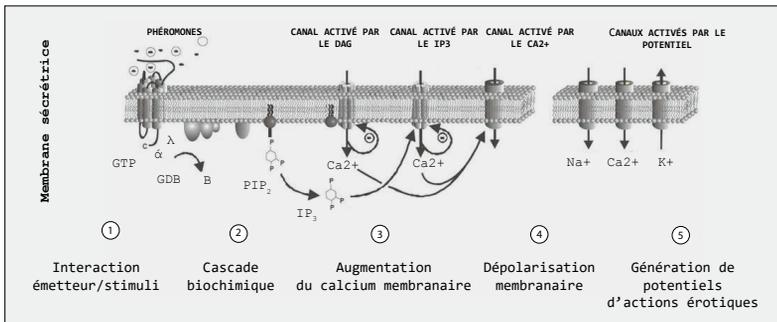


fig.5 : Comportement en stimulation et au repos
 Extrait vidéo, protocole laboratoire selon FA-4052-b et modélisation de comportement physico-chimique

[II]

Revendications

[Revendication 1]

Les produits de l'Art et de l'industrie du Luxe se résumèrent peu à peu à un catalogue d'objets non fongibles, des choses qui ne se consomment ni par usage ni par pratique mais que seul l'enchère distingue des autres par la magie du prestige - prestige de l'uniforme. Comme si les images habitées du capitalisme tardif avaient enfin accomplies leur destin.

[Revendication 2]

On ne peut comprendre ces images qu'en parcourant la série de reproductions qu'elles relaient. L'étude des accessoires sexuels émergents de cinquième génération nous semble un cas d'étude privilégié pour entrevoir une possible bifurcation annonçant l'essor des Républiques du Stupre, première rupture macroscopique avec le précédant système d'échange et de production - nous situons cette étude dans le cadre d'une théorie générale des joujous.

[Revendication 3]

La plupart des fétiches innovants ne se vantent qu'à moitié de leur double phylum - ludique et policier. L'apple watch de Tim Cook réalise le rêve de la radio au poignet du célèbre détective Dick Tracy qu'un jouet en plastique immortalisa dans l'Amérique des années 50. De façon similaire le jouet sexuel qui fait l'objet de notre étude ne peut éluder ce qu'il doit à la batmobile - image et jouet peuplant l'imaginaire collectif depuis de nombreuses décennies, relayé de générations en générations. Aujourd'hui l'image du fameux enquêteur justicier vigilant costumé ne saurait plus susciter aucune attirance, tandis que la précédente société de consommation en faisait son héros. Les objets de désir contemporains ont tous revêtu un masque, figures floues.

[Revendication 4]

Le jouet fonctionne par dissociation sensorielle : il impulse initialement des images optiques qu'une partie de l'activité cognitive propre aux mécanismes fantasmatiques interprètera et transfigurera pour son compte - tandis que l'objet physique devient une sonde d'exploration de la sphère tactile des palpations ou des caresses. Il permet alors à tous les sens de naviguer en eaux troubles, inconnues, souterraines, un monde haptique sursaturé. Jamais orgasme n'est semblable à un autre, de par le chemin emprunté, et si l'on est toujours tenté de trouver encore mieux, plus fort plus doux, ou tout simplement nouveau, innattendu, c'est qu'on se sent capable de piloter ou être piloté par une machine pornologique sur le point de s'ébranler.

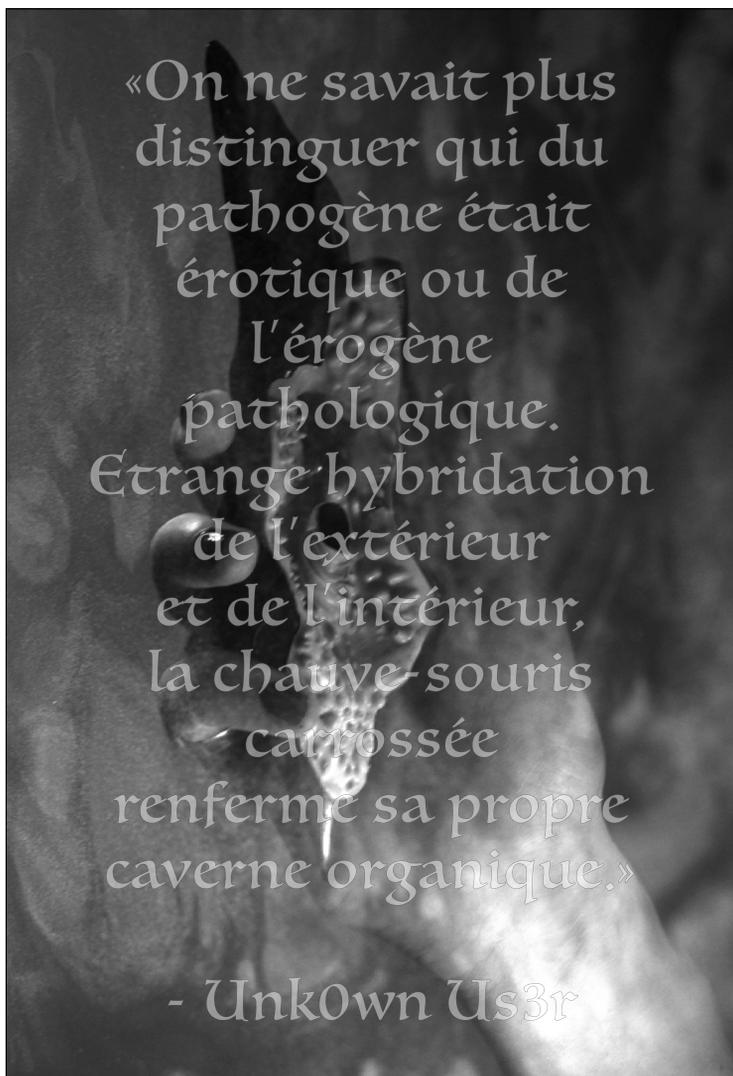


fig.6 : Mise en évidence d'un trouble phatique onaniste.
Photographie à vocation fétichiste et publicitaire



fig.7 : Détail de surface d'un spécimen.
Photographie à vocation fétichiste et publicitaire





fig.8 : Vue d'ensemble d'un specimen.
Photographie à vocation fétichiste et publicitaire



fig.9 : Écorché d'un spécimen.
Photographie à vocation fétichiste et publicitaire



FR 4 023 543 - A5

Tel : +33(6)69208665
Mail : laboratoires.fabulatoires@laposte.net
Insta : @laboratoires.fabulatoires, @allegra_g3113r



